

DIRECTEUR EN CHEF
V. FOCK
 RÉDACTEUR
 G. GILLET
 EN VENTE PARTOUT
 CHEZ LES DÉBITEURS
 N° 1
 10 MAI 1868
 N° 10
 10 MAI 1868
 N° 10

L'ECLIPSE

LE DÉPÔT
 EST FAIT
 LE 10 MAI 1868
 CHEZ
 M. GILLET
 N° 1
 10 MAI 1868
 N° 10
 10 MAI 1868
 N° 10

MAISON **VICTOR COCHINAT & JEAN DU BOYS** — par **GILL**



Les Fiefs qu'on détaille — en la Mort par le vin — en les Boches d'Or de 1868... Harellles d'Or de 1868

es barbes bleues de 1868 ... horribles détails !!! » Caricature de Gill, Journal L'Eclipse, 1868, (Musée Carnavalet)

CHAPITRE 12

Jean DUBOYS (du VIGNAUD), alias Jean du BOYS homme de lettres

« Par quel mystère ces Charentes si diverses constituent-elles une source d'inspiration littéraire si féconde ?
Impossible de répondre. C'est la vie qui est féconde, partout, plus ou moins.
A moins que le ciel et la lumière n'engendrent les écrits comme ils font des raisins et des tournesols charentais. »
Jean Louis Berthet (in *les Charentes et la littérature*, 2018, Ed. le Croît-Vif)
« Ce n'est pas la crainte de la folie qui nous forcera à laisser en berne le drapeau de l'imagination » André Breton

je souhaite vivement remercier Jean-Didier Wagneur, historien, professeur d'Université, associé à la BNF, historien spécialiste des « bohèmes », qui m'a conseillé et m'a permis d'accéder à ses archives personnelles.

Homme de lettres d'origine charentaise et membre de l'honorable famille Duboys, Jean Charles Anatole Duboys de Labernarde du Vignaud ¹ naît à Angoulême le 6 novembre 1836, et meurt à La Couronne (Charente) le 23 janvier 1873.

Sous le nom de plume de Jean du Boys, Jean Duboys du Vignaud mérite un détour.

Sa biographie n'a donné lieu à aucun travail de recherche. Certes, on trouve une présentation « a minima » dans Wikipédia alors que, en 1868, Alcide Gaugué note dans sa monographie de Saint-Amant-de-Boixe² : « Citons le jeune écrivain de talent, Jean Duboys, à qui les succès dramatiques tout récents ont fait une place honorable parmi les poètes de notre époque ».

Dans les archives familiales, nous avons trouvé des correspondances adressées à Jean du Boys, quelques extraits de presse, ainsi que des poésies, des textes en prose et trois manuscrits de pièces de théâtre : *la volonté, la comédie de l'amour, Cadet-Roussel*.

A notre grande surprise, ses romans ou pièces de théâtre sont quasi introuvables en France. Si la BNF a établi une notice, il a fallu une exploration intense via internet pour retrouver quelques textes in extenso, souvent issus de sources américaines.

Plusieurs sources littéraires du XIX^e siècle (Daudet, Catulle-Mendès), des caricatures parues dans la petite presse ainsi que de rares travaux contemporains (Jean-Jacques Lefrère³, Bernard Teyssède⁴) permettent de documenter partiellement son œuvre.

A la suite de nos recherches, Jean Du Boys doit être considéré comme une figure représentative de la bohème littéraire du Second Empire. Auteur dramatique, romancier populaire, dramaturge et journaliste d'origine charentaise, il a connu un important succès avec "La Comtesse de Monte-Cristo", diffusée en France et plus encore aux États-Unis.

Son œuvre témoigne des pratiques éditoriales et culturelles du roman-feuilleton sous Napoléon III. Il est également l'un des co-auteurs du « Parnassiculet contemporain », satire du mouvement parnassien, et participe à la fondation du théâtre alternatif « Erotikon Theatron ». Il s'inspire de l'Angoumois pour ses romans.

Il est ami d'Alphonse Daudet⁵, Constant Coquelin⁶, Alexandre Dumas fils⁷, André Gill⁸, Paul Arène⁹, Charles Bataille¹⁰, François Coppée¹¹, Amédée Rolland¹², Achille Piron (légataire universel d'Eugène Delacroix), Louis Lemercier de Neuville¹³, Jules Moineaux¹⁴, et

¹ 6 novembre 1836 à Angoulême - 23 janvier 1873 à la Couronne - Charente. En fait, son nom d'État civil est Duboys. Son père, sieur du Vignaud, signait Duboys-Labernarde. On retrouve couramment l'usage de *Vignaud* ou de *Duboys du Vignaud* dans des correspondances, certains contrats et des sources biographiques relatives à la Famille Duboys (on parle de branche Duboys du Vignaud par ex).

² Gaugué (Alcide), *la Charente communale illustrée 1868*, Ed. la Tour Gile, réédition de 1997.

³ Jean-Jacques Lefrère (1954-2015), hématologue, écrivain spécialiste d'auteurs de la fin du XIX^e siècle.

⁴ Teyssède Bernard (1930-2021), philosophe, écrivain.

⁵ Alphonse Daudet, 1840-1897, écrivain, provençal.

⁶ Constant Coquelin, 1814-1909, acteur.

⁷ Alexandre Dumas fils, 1824-1895, écrivain.

⁸ André Gill, 1840-1885, caricaturiste, chansonnier.

⁹ Paul Arène, 1843-1890, écrivain, journaliste, poète provençal.

¹⁰ Charles Bataille (1828-1868) journaliste, chansonnier, poète, romancier et auteur dramatique, comparse d'Amédée Rolland, de Nadar et Carjat.

¹¹ François Coppée, 1843-1908, écrivain, très populaire en son temps.

¹² Amédée Rolland, 1829-1868, écrivain, poète, auteur dramatique.

¹³ Louis Lemercier de Neuville (1830-1918) marionnettiste, auteur, journaliste.

¹⁴ Jules Moineaux (1815-1895) humoriste, auteur.

fréquente tout ce que ce Paris littéraire effervescent des années 1860 contient.

Certaines de ses œuvres sont représentées au théâtre impérial de l'Odéon (en 1858, 1862 et 1869 et après sa mort).

C'est un homme de lettres au talent contrasté, avec quelques succès.

Voici quelques éléments biographiques.

Jeunesse et formation

Jean Duboys du Vignaud est l'arrière-petit-fils de Pierre Duboys de Godefroy (1723-1793) – un frère du chef de clan et protecteur de la famille Duboys – le Maréchal de camp Jean-Hélie Duboys de La Bernarde (1716-1802) (cf. chapitre 4).

Son père, Charles Alexandre, dit Amédée, Duboys de Labernarde (du Vignaud) (1806 - ??)¹⁵ se marie en 1830 avec Marie Catherine Lacombe (*le couple a deux garçons, dont l'aîné meurt en bas âge*) qui meurt le 14 avril 1840 – Jean a alors quatre ans. Amédée se remarie en 1840 avec sa cousine Élise Duboys de La Bernarde. C'est elle qui élève Jean à Saint-Amant-de-Boixe et à Angoulême.

Jean Duboys poursuit des études brillantes à Bordeaux, où il obtient le baccalauréat, puis devient professeur de mathématiques avant de se tourner vers la médecine (qu'il part étudier à Paris) ... et finalement la littérature. « *Le premier livre qu'il a lu, c'est Don Quichotte, et il ne demanderait pas mieux que de faire des romans comme Cervantès.* » (*la Petite Presse*, article de Tony Révillon 23 avril 1867).

Les parents de Jean sont proches de leur oncle Louis-Robert Duboys de Labarre et fréquentent volontiers leurs cousins et leurs domaines de Puyfrançais (Anais) et de La Barre (Villejoubert).

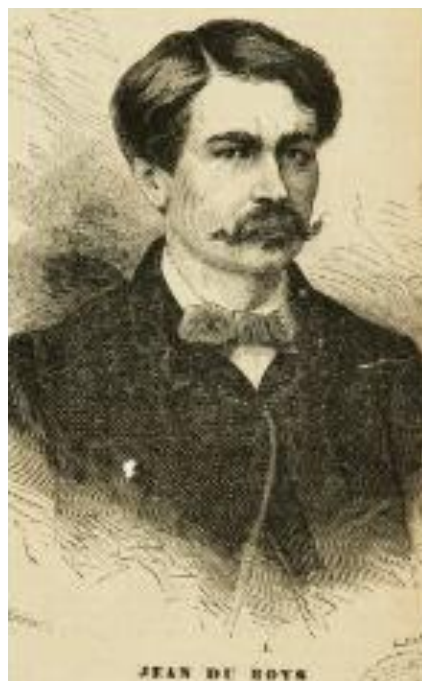
Très jeune, Jean Duboys du Vignaud est attiré par le théâtre et la littérature. Son oncle au 2^e degré, Léo Duboys de Labarre – (1819 - 1905, élève d'Eugène Delacroix, lui-même

petit-fils de Jean-Hélie Duboys de La Bernarde - cf. chapitres 10 et 11) – l'accueille volontiers à Puyfrançais, le prend sous son aile dès 1844 et vers 1856 l'introduit dans des cercles littéraires parisiens qu'il a fréquentés dans sa jeunesse.

Achille Piron¹⁶, grand ami et futur légataire universel d'Eugène Delacroix, témoigne de son attachement au neveu de Léo au travers de deux lettres retrouvées dans les archives familiales : l'une félicite Jean du Boys de son succès théâtral au théâtre de l'Odéon à Paris, l'autre est une lettre d'excuse amicale pour ne pas avoir pu répondre à une invitation à une Première.¹⁷

Achille Piron est peut-être la clé de l'avenir du jeune Jean et ... un chaînon qui lie Jean Duboys du Vignaud, Léo de Labarre et Eugène Delacroix.

De même un autre de ses oncles, Alexis de Prémont,¹⁸ Médecin à Saint-Amant-de-Boixe, lui donne le goût de la littérature.



Jean du Boys gravure par Etienne Bocourt
(Archives Départementales de la Charente)

Un inventeur-mathématicien chez les Duboys

¹⁵ Charles dit Amédée : 29 janv.1806 à la Bernarde/St-Amant-de-Boixe - ??

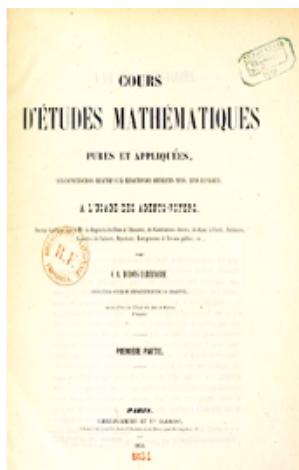
¹⁶ Achille Piron (1798-1865), entre au Lycée Impérial (Louis-le-grand aujourd'hui) en 1806, en même temps que Delacroix. Il rédige la première biographie du Maître en 1865.

¹⁷ Archives familiales.

¹⁸ Alexis de Prémont, 1794 - 1776, Docteur en médecine faculté de Paris 1816, légion d'honneur, Président du Conseil d'arrondissement d'Angoulême. Cousin de Léo Duboys de Labarre.

Le père de Jean du Boys, Charles Duboys-Labernarde (du Vignaud), fait ses études à l'École royale d'arts et métiers d'Angers. Il est agent voyer du département de la Charente, sa mission – sous le contrôle du préfet – étant d'équiper le territoire rural de réseaux routiers et de ponts. Il est voyer-supérieur en 1850. Dans une lettre de 1845, il explique son choix : « *La science n'a pas besoin de tribunes ni de médailles. Elle a seulement besoin d'hommes patients et de temps pour progresser.* »

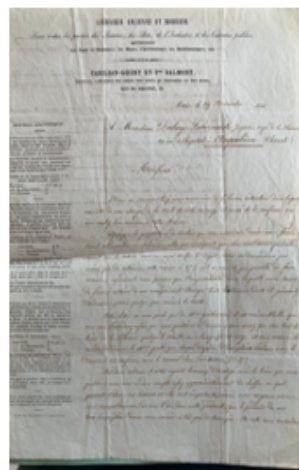
En 1851, il publie un ouvrage de 500 pages en 2 volumes avec un cahier de 47 planches intitulé « *cours d'études mathématiques pures et appliquées, suivi d'instructions relatives à la rédaction des différents plans, devis, et projets à l'usage des agents voyers* ». Cet ouvrage est édité à Paris par Carilian Goeur¹⁹ et vendu 20 Fr. Il est vendu à plus de 500 exemplaires, et a été réédité en 2000.



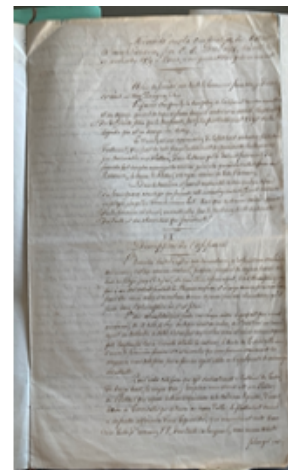
Cours de Mathématiques, Amédée Duboys Labernarde 1851



Planches de référence pour construire des routes



Lettre du Carilian Goeur, précisant l'état des ventes du cours de Mathématiques



Extrait du mémoire sur l'invention de son ouvrage sur les mathématiques d'Amédée Duboys

Une invention d'Amédée Duboys de Labernarde qui aurait pu être révolutionnaire ?

En 1859, il dépose une demande de brevet d'invention, enregistrée le 15 déc. 1859 sous le numéro 42779. Il obtient un titre de propriété pour 15 ans relatif à une invention d'un « *moteur atmosphérique par le tube de Torricicelli²⁰ modifié au moyen de liquides n'ayant aucune action sur le fer à la température ordinaire* ».

Un mémoire de présentation nous est parvenu et précise les nombreux avantages et applications industrielles. Simple, efficace, peu encombrant, il produit une énergie mécanique peu dispendieuse.

Dès mai 1860, the Inventors Exchange – G Dixon and co de Londres (bourse des inventeurs) engage des négociations avec Charles pour lui acheter son invention et l'intéresser à son développement. La nombreuse correspondance (mai - sept. 1860) se conclue par une demande auprès de Charles pour qu'il fournisse un moteur prototype. On ne sait quelle suite a été donnée.

Entre Jean du Boys et son père :

une admiration mutuelle, mais une incompréhension artistique

Amédée considère la littérature comme un passe-temps, alors que Jean veut en faire son métier. Il apprécie les récits historiques et les romans documentés, mais se méfie des œuvres trop sentimentales ou critiques envers la société. Il soutient son fils sur le plan financier, mais ne comprend pas vraiment sa passion pour le théâtre et le feuilleton.

Dans Les Femmes de Province, Jean du Boys décrit un notable qui ressemble à son père : « *Un homme qui aimait l'ordre, mais qui trouvait que le progrès allait parfois trop vite. Il regardait les machines avec admiration, mais les banquiers avec méfiance.* »

Dans une lettre de 1866, Jean du Boys écrit à un ami : « *Mon père trouve que mes pièces sont bien écrites, mais il préférerait que j'écrive des traités de physique plutôt que des comédies.* »

Anecdote paternelle²¹

¹⁹ Libraire des corps royaux des Ponts et chaussées et des mines et de l'architecture civile et hydraulique.

²⁰ Autrement dit le baromètre au mercure, inventé en 1644 et dont les principes ouvrent au XIX^e siècle la voie à de nombreuses applications industrielles.

²¹ Anecdote transmise par Jean-Didier Wagneur

« **Petits Mémoires littéraires** » Charles Monselet,²²– Paris : G. Charpentier et E. Fasquelle, 1892

« Dans notre monde de lettrés d'autrefois, nous nous souvenons encore de Jean Du Boys. Il faisait partie, avec Charles Bataille et Amédée Rolland, de cette petite bande qui s'était emparée de l'Odéon, sous la première direction de M. de la Rounat, et qui y faisait représenter des drames bâclés en collaboration et en trois semaines. Entre temps, on acceptait de menus travaux qui faisaient « aller la marmite ». Ce fut ainsi qu'un ministre éperdu demanda un jour une cantate à Du Boys. C'était alors la mode des cantates on célébrait l'empire et l'empereur, et l'on touchait pour cela une médaille en or de six cents francs environ.

Philoxène Boyer, qui n'avait aucune espèce de conviction en dehors de la poésie, s'est souvent miré dans ces médailles-là.

Avant de s'exécuter, Du Boys prit conseil de ses amis, qui, vu l'importance de la somme, furent d'avis qu'il y avait lieu à faire céder momentanément ses principes. Il les reprendrait plus tard.

Le jour où Du Boys vit le coursier d'un dragon s'abattre, blanc d'écume, à son seuil, en lui apportant la magique médaille d'or, ce jour-là fut un beau jour pour la petite bande. Il fut résolu, séance tenante, qu'on mangerait ce disque éclatant, ce qui était le seul moyen d'en atténuer la signification politique. Cependant Du Boys souleva timidement quelques objections.

Son père, son excellent père d'Angoulême, lui avait écrit pour lui demander de lui envoyer la médaille, dont il voulait orner son salon. Il laissait entendre, le digne père, qu'il lui renverrait la valeur en argent. Ne devait-il pas, lui, Jean Du Boys, obéir à ce vœu respectable, qui ne lésait d'ailleurs en rien ses intérêts ? La petite bande garda le silence. Le sentiment de la famille n'était pas entièrement étouffé en elle. Seul, un familier éleva la voix en ces termes

- Écoutez-moi, dit-il, je sais un moyen de tout concilier et de tirer deux moutures de ce seul sac. Du Boys peut avoir à la Monnaie une très fidèle reproduction en cuivre de sa médaille, qu'il envoie cette reproduction à l'auteur de ses jours. Quant à l'original, je l'engage fortement à en opérer le lavage chez le premier orfèvre venu. Il sait ensuite ce qu'il lui reste à faire ».

La petite bande éclata en applaudissements.

- C'est un dieu qui a parlé par cette voix dit Lemercier de Neuville attendri.

Il fut fait comme il avait été décidé. Le père de Jean Du Boys reçut sans méfiance une copie resplendissante du glorieux trophée, tandis que le trophée lui-même fit les frais d'une exquise ripaille. Puis vint la chute du gouvernement impérial et la dispersion de la petite bande. Passons. M. Du Boys existe toujours, il a perdu son enfant, mais il a gardé sa médaille. Il ne la regarde jamais sans entrer en fureur contre les gens de l'empire.

Tous escrocs, s'écrie-t-il, tous voleurs ! Voyez plutôt ! n'avaient-ils pas donné à mon pauvre Jean une médaille en cuivre au lieu d'une médaille en or ?

Honte et bassesse. Je m'y suis trompé longtemps moi-même, jusqu'au jour où la rouille et le vert-de gris s'y sont mis. C'est un voisin qui m'en a fait apercevoir... Je l'avais payée six cents francs à mon fils. Oh les coquins de l'empire ! les filous ! »

Entrée dans la bohème littéraire parisienne

Jean du Boys s'installe à Paris vers 1856 (peut-être avant pour commencer des études de médecine), dans un hôtel meublé du quartier latin, et s'attache à Charles Bataille et Amédée Rolland. Il est compagnon de bohème d'Alphonse Daudet pendant les années 1858-65. « Nous nous ressemblions au point qu'on nous prenait pour des frères ; nous chantions dès l'heure où l'aube naît, Et le soir devant Dieu, notre père et notre bête, sous le ciel étoilé nous restions côte à côte ! Oui nous

partagions tout. Puis enfin arriva l'heure triste où chacun de son côté s'en va ».

La bohème littéraire²³

Ce terme désigne mode de vie libre, marginal, communautaire et artistique. Elle s'oppose aux normes bourgeoises et valorise la précarité assumée, la création et la rupture sociale.

Le terme « bohème » se généralise après la parution du « Prince de la Bohème » de Balzac (1840), qui décrit une bohème aristocratique et dandy.

²² Charles Monselet (1825-1888) écrivain, journaliste, critique gastronomique. C'est un familier d'A. Rolland, Delvau, du Boys, Bataille... Il contribue au Parnassiculet.

²³ D'après Jean-Didier Wagneur et Wikipédia

Issus des classes modestes, rendue possible par l'instruction et les idéaux démocratiques, ces jeunes, cultivée et sans débouchés, tentent de vivre de leurs talents dans un contexte d'industrialisation du champ littéraire. Bien que moquée dans la presse, *la bohème* devient une force de travail indispensable aux petits journaux et participe ainsi à la transformation du monde littéraire.

C'est Henri Murger, dans « *Scènes de la vie de bohème* », - œuvre mêlant romantisme, humour et mélodrame inspirée de sa propre vie et de ses amis artistes (Champfleury, Nadar...)-, qui donne à *la bohème* sa forme mythique. Le Second Empire transforme la bohème en phénomène de mode. *La bohème* devient un cliché culturel mais aussi une figure de résistance dans un monde dominé par la marchandise et la presse. Elle perdure à travers des figures comme Verlaine, qui en fait une figure du *poète maudit* ou l'opéra *La Bohème* de Puccini (1896), qui lui donne une renommée internationale.

De **Montmartre (le Chat Noir) à Montparnasse**, la bohème accompagne la modernité artistique. Elle traverse les frontières (Allemagne, Italie, États-Unis) et traduit l'éternel dilemme de l'artiste : « *vivre de son art ou vendre son âme à l'industrie* ».

Un journal (le Figaro du 13 mars 1773), lors de sa mort en 1873, parle de la jeunesse de Jean du Boys en ces termes : « *Le troisième* (nota : écrivain appartenant à une bande associant Bataille et Rolland) *est notre Angoumois. Celui-là est moins avancé dans la vie. Sera-t-il médecin? Il hésite. Le premier livre qu'il a lu, c'est don Quichotte, et il ne demanderait pas mieux que de faire des romans comme Cervantes. Mais il voit Bataille et le journalisme le tente; il cause avec Rolland, et la gloire de Molière l'attire. Ce qu'il veut absolument, c'est la popularité et la fortune. Mais il les veut, comme on les veut à vingt ans, vaillamment. Il travaillera, il luttera, il surmontera tous les obstacles. Rien ne saurait l'arrêter.* »

Le journal précise : « *Ils étaient, en outre, très Parisiens d'esprit, de vie et de mœurs.* »

Jean du Boys fréquente ainsi le milieu de la *bohème* artistique et littéraire. *La bohème* mêle jeunes auteurs, journalistes, caricaturistes et acteurs, vivant entre les cafés du quartier Latin de Paris, les revues satiriques, les lectures publiques et des « *souper-théâtres* ». Elle se veut libre, anticonformiste, souvent en marge des institutions officielles et du goût bourgeois.

Ils vivent parfois ensemble dans une « *colonie* » à Clamart, aux portes de Paris.

La colonie de Clamart

Dans sa jeunesse, en 1863, Alphonse Daudet loue à Clamart, au 46 rue de Sèvres (actuelle rue P.V. Couturier, ancienne maison d'Eugène Delacroix), une maison de la cité des Pavillons surnommée « *La Communauté de Clamart* » qu'il partage avec des amis. Pendant cette période, il écrira les treize premières *Lettres de mon Moulin*, recueil de nouvelles publiée en volume à partir de 1869.

« *Daudet fait partie de ce que Jacques-Henry Bornecque²⁴ désigne sous le nom de « colonie de Clamart », un phalanstère champêtre où cohabitaient de jeunes poètes rustiques : Du Boys, Bataille. Daudet...* »²⁵.

« *[...] Daudet y rencontre Alfred Delvau, Charles Bataille et Jean Duboys, amis de la brasserie des Martyrs. Ils deviennent suffisamment intimes pour que les jeunes gens vivent ensemble en banlieue dans ce que l'on baptisa la colonie de Clamart* ».²⁶

On peut avoir un aperçu de son mode de vie de jeunesse, quand Alphonse Daudet parle de sa *bande de Clamart* dans ses *mémoires 30 ans de Paris* ²⁷ :

« *On travaillait surtout à courir les routes forestières, cherchant des rimes fraîches et des champignons à gros pieds [...] Je les ai rencontrés au bon moment, à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre molle s'ouvre à toute semence pour des moissons de tendresse et d'admiration. J'étais campagnard à l'époque, campagnard de banlieue, hirsute, velu, chevelu, botté comme un tzigane, coiffé d'un tyrolien, logeant entre Clamart et Meudon.*

²⁴ Jacques-Henry Bornecque (1910-1995, universitaire, spécialiste de la littérature du XIXe siècle), *les années d'apprentissage d'Alphonse Daudet*, , librairie Nizet, 1951.

²⁵ Pierre Jean Dufief, « Les forêts d'Alphonse Daudet », in *la forêt romantique*, édité par Victor Caillet, Presses Universitaire de Bordeaux, 2013.

²⁶ Cabanès, Jean-Louis et Saïdah Jean-Pierre, *La fantaisie post-romantique*, Presses universitaires du Mirail, 2003.

²⁷ Daudet (Alphonse), *Trente ans de Paris*, recueil autobiographique, Ed Marpon et Flammarion, 1888.

Nous vivions là quatre ou cinq dans des paillotes, Charles bataille²⁸, Jean Duboys, Paul Arène, qui encore ? On s'étaient réunis pour travailler et l'on travaillait surtout à courir les routes forestières, cherchant des rimes fraîches. Entre temps une bordée sur Paris, toute la bande. Chaque fois la nuit nous surprenait, après l'heure des trains et carrioles, attardés aux lumières des terrasses avant de nous lancer, bras dessus, bras dessous, et chantant des airs de Provence dans le noir des mauvais chemins. On faisait tous les cafés de poètes ; et le pèlerinage finissait régulièrement au petit estaminet de Bobino, lequel était l'arche d'alliance de tout ce qui rimait, peignait, cabolinait au quartier latin [...] ».

C'est aussi le critique Valère qui écrit dans le *Bien Public* en 1873 : « Nous étions bien une quinzaine de gaillards, y compris deux ou trois gredins, venus du Nord et du Midi, tous de valeur et d'origines diverses, fils de bourgeois, ou fils de paysans, réunis par les hasards de la vie de collège, et qui n'avions trouvé rien de mieux que de nous associer pour changer la face du monde. Que de rêves et que de sincérité et de sérieux dans ces premiers essais de la vie ! Comme nous nous étions, sans sourciller, distribué les rôles pour le grand drame que nous voulions jouer ! Tel, qui est aujourd'hui un parfait notaire, était alors le conspirateur de la bande : tel autre qui devait faire fortune pour tous, a filé en Amérique après n'avoir fait que la sienne. - et Dieu sait comment ! tel autre enfin, qui rêvait de république universelle, s'est contenté d'être ministre sous l'empire, quand je le rencontrais parfois par hasard, il s'excusait en souriant et me disait : « J'avais espéré mieux. » ».

L'Erotikon Theatron : théâtre libre et provocateur

La pornographie n'est pas nouvelle au sein de la culture théâtrale française, comme l'observe Jean-Jacques Pauvert qui parle même d'une « spécialité française »²⁹. Après avoir été l'apanage de la noblesse masquée, l'érotisme se transforme en divertissement d'une bourgeoisie intellectuelle qui veut pousser bien au-delà des cocottes de *Chez Maxime*, remplissant scènes et pages de bordels, de prostituées, de serviteurs et de maquerelles.

²⁸ Charles Bataille, 1828-1868, journaliste, romancier, chansonnier.

²⁹ Pauvert, Jean-Jacques, *Théâtre érotique*, vol. I, Paris, La Musardine, 2001.

Un des lieux réputés de ce genre de spectacle a été, entre 1862 et 1863, un théâtre de marionnettes situé aux Batignolles. Il a été baptisé « *Erotikon Theatron* »³⁰, ou *Théâtre des marionnettes amoureuses* ou *Théâtre érotique de la rue de la Santé*, en référence à la maison de l'écrivain Amédée Rolland qui accueille ce nouveau théâtre au 54 de la rue de la Santé (devenue rue Saussure depuis 1867), où il réside avec ses amis Edmond Wittersheim, Jean Duboys et Camille Weinschenck.



Amédée Rolland et Jean du Boys, publié dans le journal le Boulevard en 1862 (caricature de Carjat)

C'est ainsi que Jean du Boys participe à la création du *Erotikon Theatron*, nom qui est emprunté au sulfureux ouvrage de Mirabeau « *Eroticon Biblion* ». Ce théâtre est fermé à l'hiver 1863 à l'occasion du déménagement d'Amédée Rolland.

Dans son ouvrage « *Histoire du Théâtre érotique* », Henry Monnier³¹ explique ainsi le contexte qui a présidé à la création de ce théâtre : « *Le bourgeoisisme envahissant, la vie de café, le besoin incessant de faire de la copie n'ont pu discipliner entièrement la bande des hommes de lettres vivaces et des*

³⁰ Dervau, Alfred, *Le Théâtre érotique français lors du bas empire*, Ed. Pincebourse.

³¹ Henry Monnier, 1799-1877, Illustrateur, dramaturge, acteur. Il fréquente Delacroix, A. Dumas, H de Balzac.

artistes en qui le sang des aïeux circule malgré tout. A de certains moments, la gent irritable sent ses nerfs agacés et veut à toute force protester, fut-ce entre quatre murs et dans le fond d'une cave contre la tyrannie des soirées officielles et des réunions où les peintres sont mêlés aux boursiers et les poètes aux journalistes graves ».

Ce théâtre libre « où la fantaisie se donnerait carrière », sert de « prétexte à réunir dans un souper semi mensuel une vingtaine de gens d'esprit ». Ce groupe, bohème, est quelque peu provocateur et pratique volontiers l'art du pastiche. L'Erotikon Theatron, mélange farce, érotisme discret et critique sociale.

Lemercier de Neuville en est le directeur, l'architecte, le peintre et le directeur. Jean Duboys en est le régisseur général et Camille Weinschenck le « lampiste, machiniste, en un mot toutes les fonctions viles ».

Au-dessus de la porte est inscrit une maxime de Prud'homme « sans ordre on arrive à rien ».

Une inauguration officielle est organisée le 27 mai 1862 à laquelle participent notamment Alphonse Daudet, Rops, Charles Bataille, Darjou, Duranty, Albert Glatigny, Théodore de Banville, Henry Monnier, Etienne Carjat, Coco Mal Perché³² (l'éditeur des *fleurs du mal*), Champfleury,³³ Théodore de Banville³⁴...

On y retrouve également deux femmes, mesdemoiselles Guimond et Antonia Sari, ainsi que Tronquette, personne de mœurs légères et proche d'Amédée Rolland.

Jean du Boys y est à l'honneur : il écrit le prologue « à qui il fait dire des vers charmants » et sa pièce *Signe d'argent* y est jouée. Il bénéficie « d'un fort grand succès malgré la longueur des entre-actes ».

Une autre pièce de Jean du Boys, le *Bout de l'an de la Noce*, écrite en collaboration avec Lemercier de Neuville, est jouée en 1863.

Ce théâtre de marionnettes amoureuses, à la fois pastiche et satire des institutions théâtrales, est un manifeste de la culture bohème. Ce théâtre libre, fréquenté par des figures comme Daudet, Félicien Rops ou Henry Monnier, incarne l'esprit provocateur de la bohème littéraire.



L'affiche apposée sur la porte des « lieux » du théâtre, avec une inscription « parlez à Porson »



Affiche très suggestive de l'Erotikon theatron, eau-forte de Félicien Rops

³² Auguste Poulet-Malassis, nommé Coco mal-perché par Baudelaire, 1825-1878, éditeur.

³³ Félix Husson, alias Champfleury, 1821-1889, écrivain, ami de Victor Hugo et de Gustave Flaubert.

³⁴ Théodore de Banville, 1823-1891, poète, dramaturge, critique, surnommé le *poète du bonheur*.

Si une eau-forte très érotique illustre une affiche du théâtre, le journal *le Boulevard*³⁵ précise le 4 juin 1862 dans son compte rendu de la soirée inaugurale du 27 mai 1862 : « *Encore un nouveau théâtre ! un théâtre d'intimes ! Ce qui veut dire théâtres des marionnettes amoureuses. Rassurez-vous, tout s'y passe le plus convenablement du monde, les coups de bâton y sont toujours protecteurs de la morale et si la mère ne peut y conduire sa fille, en revanche le plaisir y attire peintres et littérateurs de talent* ».

Carrière Théâtrale

Dès son arrivée à Paris, Jean du Boys publie de nombreuses pièces de théâtre. Il connaît ses premiers succès parisiens au théâtre, souvent en collaboration avec Amédée Rolland, chez qui il réside. Il écrit principalement des Comédies en vers et des vaudevilles, Ses pièces sont jouées à l'Odéon, à la Comédie Française et à l'Ambigu :

Quelques œuvres :

- *Le marchand malgré lui*, comédie en 5 actes en vers par Amédée Rolland et Jean du Boys, Paris, créé le 7 septembre 1858 au théâtre de l'Odéon à Paris ; Ed. Michel-Lévy frères, libraires-éditeurs, Paris, 1858 ;

- *Signe d'argent*, vaudeville en trois actes par Amédée Rolland et Jean du Boys, créée à l'occasion de l'inauguration de l'Érotikon Theatron le 27 mai 1862 ;

- *Cadet Roussel*, drame en 7 actes dont un prologue en 2 actes par Amédée Rolland et Jean du Boys, (et Auguste Anicet-Bourgeois) créée le 16 octobre 1862 au théâtre de l'Ambigu à Paris ; (Ed. Michel-Lévy frères, 1863 et ; réédition chez Paris Calmann-Lévy s. d) ;

- *Cadet-Roussel* suivi de *La bourse ou la vie* : opéra-comique en vers, drame en sept actes, dont un prologue en deux actes / par Amédée

Rolland et Jean Du Boys ; librettiste M. Galoppe d'Onquaire (1805-1867) / Paris Michel-Lévy frères DL 1865 ;

- *Le mariage de Vadé*, comédie en 3 actes et en vers, précédé d'un prologue en collaboration avec Amédée Rolland, créé le 8 octobre 1862, au théâtre de l'Odéon à Paris ; E. Dentu, éditeur , Paris, 1862 ;

- *La jeunesse amoureuse*, Paris E. Dentu 1863 ;

- *La comédie Italienne* (citée par Tony Révillon dans la Petite Presse du 24 avril 1868 ;

- *Toucher de la merde, c'est signe d'argent !* vaudeville en 3 actes, en association avec Amédée Rolland, créé en 1862, (Ed Partout et nulle Part, 1883) ;

- *la volonté*, comédie en 4 actes et en vers, créé le 31 août 1864 à la Comédie Française à Paris (Paris Ed. E. Dentu, 1864, réédité en 1874, et Paris Ed. le Manteau d'Arlequin 1864) ; « *Enfin il avait fait jouer à la Comédie-Française une grande pièce intitulée : la Volonté ; bien que manifestée en vers exécrables, cette pièce m'imposait, à moi qui en manquais tellement.* » (A. Daudet) ;

- *Les Comédies de l'amour : Daphnis et Chloé* Texte imprimé / [S. l.] 1864 ;

- *La Comédie de l'amour*, comédie en 1 acte et en vers, créée le 22 janvier 1869 au théâtre de l'Odéon, à Paris ; Paris : E. Dentu éditeur , 1869 ;


- *Le bout de l'an de noce, parodie du « Bout de l'an de l'amour » de M. Théodore Barrière en collaboration avec Louis Lemercier de Neuville* (Partout et Nulle Part [s. n. ?] 1883) ;

Nous avons par ailleurs retrouvé quelques manuscrits, dont certains sont inachevés ou non publiés :

³⁵ *Le Boulevard*, journal hebdomadaire créé en 1861, dont Jean du Boys est collaborateur.

VOLONTÉ
 COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN VERS
 Représentée pour la première fois à la Comédie-Française
 le 21 août 1804

PAR
M. JEAN DUBOYS.



PARIS
 E. DENTU, ÉDITEUR
 LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
 PALAIS-ROYAL, 47 ET 49, EN FACE L'ÉGLISE

1804

CADET-ROUSSEL
 DRAME EN SEPT ACTES
 DONNÉ EN PROLOGUE EN DEUX ACTES


PAR
AMÉDÉE ROLLAND ET JEAN DU BOYS



PARIS
 MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
 RUE VIVIENNE, 2 BIS, EN FACE LE COLLEGE DES BOURGEOIS, 45
 A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863
 Tous droits réservés

LE
BOUT DE L'AN DE LA NOCE
 PARODIE DU BOUT DE L'AN DE L'AMOUR
 DE
M. THEODORE BARRIÈRE
 PAR
MM. LEMERCIER DE NEUVILLE ET J. DU BOYS



PARTOUT ET NULLE PART
 MAIS DANS L'ARRIÈRE-BOUTIQUE DE TOUTS LES LIBRAIRES

LE MARIAGE
DE VADÉ
 COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS
 PREMIÈRE REPRÉSENTATION

PAR
MM. AMÉDÉE ROLLAND ET JEAN DU BOYS

Représentée pour la première fois au Théâtre de France,
 le 16 octobre 1804



PARIS
 E. DENTU, ÉDITEUR,
 LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
 Palais-Nap. 47, 49, en face d'Orléans,
 Et à la Librairie Nouvelle, rue Vivienne, 45.

1804
 Tous droits réservés.

LE
MARCHAND
 MALGRÉ LUI
 COMÉDIE
 EN CINQ ACTES EN VERS

PAR
MM. AMÉDÉE ROLLAND ET JEAN DU BOYS



PARIS
 MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
 RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859
 ———
 Reproduction, représentation et publication interdites.

SZTUKA
HANDEL,
 KAMIECZY WYTRZEBIENIACH I PROLOGEN,
 A WYKONANIU PRACOWNIKÓW PRACOWNI

Wydawnictwo Książkowe

WARSZAWA
 W. PIŁKOWSKI, W. WOLFF, J. WOLFF
 1861.

*Au bout de l'an de noce
 Varsovie 1861*

TOUCHER DE LA MERDE
 d'est
SIGNE D'ARGENT!
 VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR
MM. AMÉDÉE ROLLAND ET J. DUBOYS



Qb 838
 A-6081081

PARTOUT ET NULLE PART
 MAIS DANS L'ARRIÈRE-BOUTIQUE DE TOUTS LES LIBRAIRES
 En face de Jules 1865.

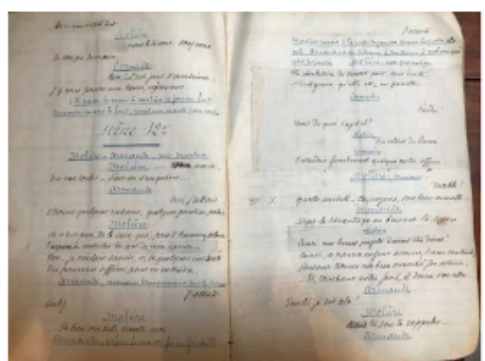
CADET-ROUSSEL
 DRAME EN SEPT ACTES
 DONNÉ EN PROLOGUE EN DEUX ACTES

PAR
AMÉDÉE ROLLAND ET JEAN DU BOYS



PARIS
 MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
 RUE VIVIENNE, 2 BIS

1863



Manuscrit « cadet Roussel » (archives familiales)



le mariage de Vadé, illustration Théâtre de l'Odéon, 8 oct. 1862

- La revanche d'Arnolphe : pièce à 5 personnages, seul l'acte I est en notre possession ;
- Les palimpsestes du cœur (quelques feuillets) ;
- Julienne Noleau (quelques feuillets) ;
- La cantatrice (quelques feuillets) ;
- La volonté, manuscrit ;
- La comédie de l'Amour ;
- La Morgatte, drame en 5 actes et 7 tableaux (quelques feuillets) ;
- Le devoir, seul l'acte I nous est parvenu ;
- Le petit savoyard de Paris ;
- L'embarras des richesses, non parue, pièce en I acte et 26 scènes ;
- Une pièce sans titre, qui se passe chez Molière, dans laquelle Corneille et Molière sont mis en scène ;
- Histoire d'une âme ;
- Francine ou mémoire d'une prostituée ;
- Amour de vingt ans ;
- Cadet Rousselle (ou Roussel).

Les collaborations littéraires de Jean Duboys

Jean du Boys est un habitué d'œuvres à quatre mains (voire plus), surtout à ses débuts littéraires.

Collaboration avec Amédée Rolland (1829-1868). Amédée est à la fois un ami, une forme de mentor et un complice des aventures « bohèmes » de Jean du Boys. Il écrit avec lui :
Toucher de la merde, c'est signe d'argent
Cadet Roussel (1862)

Mariage de Vadé (1862)

Le marchand malgré lui (1858)

Erotikon theatron (1862)

Collaboration avec Louis Lemercier de Neuville (1830-1918) : c'est également un compagnon de bohème, impliqué comme Jean du Boys dans la création de l'Erotikon Theatron

Le bout de l'an de Noce, parodie sur l'œuvre de Mr Théodore Barrière

Collaboration avec Auguste Anicet Bourgeois (1806-1871)

Cadet Roussel (1862)

Son talent n'est sans doute pas à la hauteur des théâtres qui le programment, comme l'Odéon ou la Comédie Française, comme s'en étonnent certains journaux.

On a ainsi repéré deux critiques assez significatives de ce point de vue :

Critique de B. Jouvin³⁶ :

« La comédie (de l'Amour) de M. du Boys a des qualités de vigueur, et je ne sais quelle sève âpre et généreuse; mais elle manque d'élévation et de portée. A force de vouloir donner dans sa pièce raison à la raison, prendre la vie, les hommes, la société, dans ce milieu d'idées courantes où le bon sens ne se dégage pas assez de la vulgarité, le poète est descendu un peu bas. Dans ses tirades les plus heureuses et le plus chaleureusement applaudies, il me fait toujours l'effet d'entonner la Marseillaise de la Médiocrité. Sa théorie de la volonté est excellente; mais, selon moi, il en a méconnu l'application. : Sursum cordam ».

Critique par G. d'Heylli³⁷ 1864 :

« ... lorsque la Comédie-Française accueillit d'emblée son second ouvrage. Et cependant elle n'ouvre d'ordinaire ses portes aux jeunes auteurs que sur bonne recommandation et seulement à quelque petit ouvrage en un acte, le tout pour faire voir qu'elle n'est point trop sévère ni trop dure pour personne, et elle s'est jadis montrée bien plus revêche pour des hommes et pour des œuvres de plus haute valeur littéraire que M. Jean du Boys et la Volonté, MM. Augier, Ponsard, Bouilhet, dont elle a repoussé fièrement les premières pièces et auxquels elle n'a ensuite fait des avances qu'après leurs triomphes répétés à l'Odéon. La nouvelle pièce ne méritait cependant pas ce tour de faveur exceptionnel et inusité. Elle n'offre qu'un médiocre intérêt ... Elle n'offre qu'un médiocre intérêt... Quant à la poésie de M. du Boys, elle n'est pas sans valeur et quelques-unes de ses tirades humanitaires, sociales ou critiques, ont été justement applaudies. Mais elles ne sont en général que des hors-d'œuvre brillants qui pourraient être retranchés de la pièce sans que l'auditeur s'en aperçût. La distribution de la pièce est en général sans éclat. M. Coquelin joue certainement avec beaucoup de verve et d'intelligence le rôle de Philippe, mais il n'est pas fait pour représenter les amoureux.

La volonté n'a été jouée que douze fois. La distribution était lors de la création :

- *B. Coquelin (1841-1909) : L'un des comédiens les plus notoires de son temps, il a notamment créé le rôle de Cyrano de Bergerac ;*
- *Henri Polydore Maubant (1821-1902) : sociétaire de la Comédie-Française ;*

³⁶ Jean-Baptiste-François Jouvin, dit Benoît Jouvin, 1810-1886 journaliste et critique musical et théâtral.

³⁷ Georges d'Heylli, né Edmond-Antoine Poinot, (1833 – 1902), publiciste.

- Zèkia Ponsin (1843-1845) : sociétaire de la comédie française, créatrice d'un prix théâtral « pour les femmes ».

Journaliste et rédacteur en chef

Sous le second Empire autoritaire émerge la petite presse.³⁸ La surveillance politique³⁹ et la censure qui pèsent sur la presse, renforcent la tendance des petits journaux à se nourrir de l'effervescence factice de l'ordre bourgeois, à s'intéresser à la vie mondaine, à rendre compte des échos du boulevard et des foyers des théâtres, et à caricaturer les personnalités de la vie artistique (Daumier,⁴⁰ Gill ...), bien plus qu'à commenter les grands événements de la vie nationale.

La presse connaît alors une floraison spectaculaire de journaux bon marché (le « journal à un sou ») qui proposent feuilletons, caricatures, faits divers et théâtre. Ces publications influencent l'imaginaire populaire et diffusent une culture de masse nouvelle. Ces journaux deviennent les plus solides relais de cette mondanité en marge du grand monde dont les journalistes se font les chroniqueurs en même temps que les acteurs.

Dès son arrivée à Paris, Jean du Boys est journaliste puis rédacteur en chef ou directeur de différentes publications littéraires.

Ses 1^{ères} collaborations identifiées sont datées 1857, avec deux textes intitulés « A Madame *** » (20 mars 1857) et « Réverie à propos d'une cigarette » (5 avril 1857), parus dans la *Tribune des Poètes*. Il signe alors Anatole Duboys.

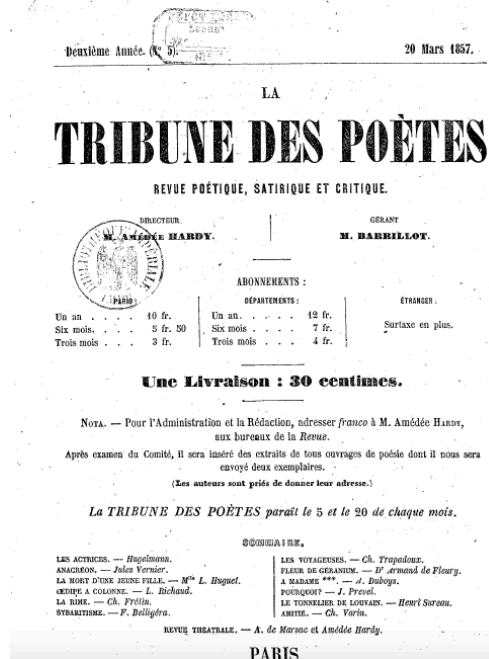
³⁸ *La Petite presse* : terme générique utilisé à la fin du XIX^e pour définir les journaux populaires à 1 sou qui fleurissent à Paris et en Province avec un format modeste mais en général un tirage important.

³⁹ Notons que la loi libérale sur la presse du 11 mai 1868 a supprimé l'autorisation préalable.

⁴⁰ Honoré Daumier, 1808-1879, caricaturiste, peintre et sculpteur. Dessinateur prolifique, il est connu pour ses caricatures d'hommes politiques et ses satires du comportement de ses compatriotes.

⁴¹ *La Tribune des poètes* : revue satirique et poétique paraissant deux fois par mois, gérant : Barrillot, numéro 1 du 22 janvier 1857.

⁴² Journal *Jean Diable*, créé en 1862 par Paul Féval. Collaborateurs repérés : Carjat, Charles Bataille, A. Rolland.



Il collabore ou dirige notamment :

- *Le Boulevard*, revue hebdomadaire littéraire
- *Jean Diable*,⁴² créé par Paul Féval⁴³ (1862)
- *Le Gaulois*⁴⁴, en 1861
- *Nouvelle revue de Paris* en 1864
- *La Petite Presse* ⁴⁵
- *Le Monde illustré* en 1865
- *Le Boulevard*, revue hebdomadaire littéraire
- *Chérubin*, journal pour enfants
- *Le Voleur*, revue de presse littéraire
- *La Revue de Paris*⁴⁶, publication prestigieuse où il publie ses feuilletons
- *L'Eclair*

⁴³ Paul Féval (1816-1887), écrivain, auteur prolifique presque équivalent de Balzac ou Dumas, auteur du Bossu avec la fameuse réplique « si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi ».

⁴⁴ Journal *le Gaulois* (1858-1866, auquel collabore Charles Bataille, Carjat, Cochinat, Alfred Dervau, Amédée Rolland (amis de Du Boys). Journal Satyrique, précurseur à produire des caricatures, il est interdit à partir de 1861 par la Censure. Un autre journal Gaulois est créé en 1868.

⁴⁵ Journal *La Petite Presse* paru de 1866 à 1914, fondé par Adolphe de Balathier-Bragelonne.

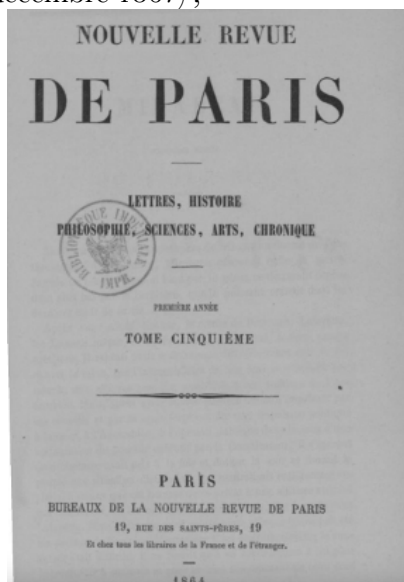
⁴⁶ *Nouvelle Revue de Paris, revue littéraire* (1829-1970) concurrente de la Revue des Deux Mondes, fondé par L. D. Veron sous le titre revue de Paris. Honoré de Balzac, G. Flaubert y a publié madame Bovary, Alexandre Dumas..

- *Paris Magazine* : grand journal⁴⁷

Il écrit pour La *Petite Presse*, où il publie ses feuilletons, qui font les beaux jours de ce format alors très populaire. « *Les lecteurs raffolaient des romans-feuilletons. [...] Le public jubile. Il aime le crime et les paillardises.* » (*La Petite Presse*, mai 1868).

Quelques feuilletons repérés ici ou là :

- Les amours de Chatte Blanche (*le Gaulois* 1861) ;
- La Berrichonne (*le Figaro* déc. 1862) ;
- La dame en or (*le Figaro*, mars 1862), correspondant à des extraits d'un futur roman à paraître sous le titre « la bohème aux champs » ;
- Le bouquet de Violettes ET la comédie de l'Amour (*Nouvelle Revue de Paris* aout 1864) ;
- Les petits grands hommes, (journal Jean Diable nov. 1862) ;
- Mon Oncle Claude (9 déc. 1865) ;
- Nos grands-pères (*le Figaro* en aout 1866) ;
- Combe boire (*la petite presse*) ;
- Les sœurs du refuge (*La Petite Presse*, 19 novembre 1868) ;
- L'Homme aux quatre femmes (*La Petite Presse*) (avril 1868) ;
- La comtesse de Monte-Cristo de octobre 1867 à 1868 ;
- Théâtre de Landernau (*L'éclair, journal littéraire*) (08 décembre 1867) ;
- Histoire véridique de Riquet à la Huppe , conte (décembre 1867) ;



source gallica.bnf.fr / BNF)

⁴⁷ *Paris Magazine*, revue hebdomadaire parue de 1866 à 1869, rédacteurs en chef B. Jouvin et H. de Villemessant.



(source gallica.bnf.fr / BNF)



(source gallica.bnf.fr / BNF)

De 1861 à 1863, Jean du Boys collabore au journal *le Boulevard* d'Etienne Carjat.⁴⁸ Un

⁴⁸ Etienne Carjat, 1828-1906, journaliste, caricaturiste photographe, poète.

⁴⁹ Jules Barric, 1825-1905, illustrateur.

portait d'Amédée Rolland et Jean du Boys est publié dans le numéro 43 du 26 octobre 1862.

Il est directeur de publication et dirige, de 1865 à 1870, une revue pour enfants – *Chérubin*, premier journal bimensuel pour enfants de cinq à douze ans fondé en 1860 par Jules Baric⁴⁹.

Puis il est rédacteur en chef d'une revue littéraire en vue fondée en 1828 – *Le Voleur*, sous-titrée « *Journal littéraire de Paris : gazette des journaux français et étrangers* ». La publication paraît toutes les semaines et emprunte à des écrivains comme Honoré de Balzac. Le journal est aussi composé d'articles repris d'autres journaux. Il a paru de 1828 à 1909.

Et enfin il dirige (de 1866 à 1869) la *Revue de Paris*, revue littéraire française fondée par Louis-Désiré Véron⁵⁰ en 1829, et qui parut jusqu'en 1970. Créée pour faire concurrence à la *Revue des Deux Mondes*, elle accueille de grandes plumes.



(source gallica.bnf.fr / BNF)

⁵⁰ Louis-Désiré Veron, 1798-1867, journaliste, homme politique, directeur de l'Opéra de Paris (1831-1835).



Le rédacteur en chef, JEAN DU BOYS.
(source gallica.bnf.fr / BNF)

Feuilletoniste écrivain

En plus d'être un auteur dramatique et un rédacteur en chef, Jean du Boys est aussi un écrivain. Il écrit des romans populaires et d'amour, des récits d'aventure et des séries-feuilletons, souvent inspirés de sa vie provinciale angoumoisine, par exemple :

- *Les Femmes de province*, (Paris, Ed. Edouard Dentu, 1862) ;
- *La jeunesse amoureuse, 1863, Paris E. Dentu*
- *Anne-Marie et Marie Anne, ?;*
- *Les Mariages de province*, (Paris, et Leipzig : Jung - Treuttel, 1864 ; Paris ed. E Dentu, 1864) ;
- *Combe-Noire*, Paris (Dubuisson, 1866) ;
- *Mon Oncle Claude* (Paris, Librairie centrale, 1868) ;
- *La comtesse de Monte-Cristo* (Paris, Ed. E Dentu, 1869) ;
- *L'Homme aux 4 femmes ou Le Barbe-bleue* de 1820, drame judiciaire paru sous forme roman feuilleton dans la *Petite Presse* paru du 26 avril 1868 au 21 juin 1868. Un poème au sujet de ce drame judiciaire est publié à la fin du récit. « *le nouveau Barbe-Bleue, l'infâme Claude Chevalier, exerce ses lubricités sadiques sur Jeane Debira nue et sans défense* » (1868) (Bernard Teyssède wordpress.com 2011) ;
- *Les sœurs du Refuge*, feuilleton paru dans la *Petite Presse* du 19 nov. 1868 au 20 février 1869.

Seules quelques œuvres ont été retrouvées, souvent sous forme de publication électronique ou sur Gallica. Les œuvres de Jean du Boys ne sont plus référencées dans des bibliothèques, sauf quelques bibliothèques universitaires étrangères.

Inventaire partiel des écrits de J du Boys traduits et publiés dans des pays étrangers

Librairie Nationale de Pologne :
La Comtesse de Monte-Cristo ; traduction de Stanisław Miłkowski. (1842-1907) ; Éditeur Grodek : 1904 ;
Une Volonté Forte : Comédie en quatre actes traduction Goszczyński, Seweryn (1801-1876) ;
Art et Commerce : comédie en trois actes avec prologue, adaptée par Kazimierz Kaszewski ; musique du prologue et du troisième acte de l'œuvre d'Ignacy Dobrzyński. 1861 Varsovie : G. Gebethner et R. Wolff ;

Librairie nationale de la République Tchèque
La Dame aux trois visages et le mari empoisonné, ou l'héritage fatal À Prague Publié par klara Trachty, 1900
Comtesse de Monte-Cristo : Vienne ; Pest ; Leipzig : A Harleben's Verlag, 1871 ;
La Comtesse de Monte-Cristo : roman librement traduit par J. Ty À Prague : Publié par Klara Trachty 1872 ;

NACO Library of congress, USA
The Countess of Monte-Cristo ;
 Publié : P.F. Collier and Son, New York, 1904 ;
 Publié : T.B Peterson et frères Philadelphie, 1884 ;
 Publié : J. W. Lovell company, New York, 1887 ;
 Publié : N. L. Munro, New York, 1884 ;

Publication en Russie :
La Comtesse de Monte-Cristo / Roman de « La Femme de Diébou » en quatre parties ; premier roman du poète fantastique. Publié par Isakova, Cherksova, Popova, Bazunova et Volafa ; par Kolchugina, Mamontova, Soloveva, Volafa et Salaeva, à Moscou, 1876 ;

RERO Library network of western ; Swizerland ;
ICCU :
Institut central pour le catalogue unique des bibliothèques italiennes et pour l'information bibliographique ;
Mac-Gill Library, Montréal Québec ; Université de Waterloo, Ontario, Canada
Bibliothèque de l'Université de Madrid ; The British Library, St Pancras, London ; Yale University state USA ; Ohio University State USA

On a repéré de récentes rééditions de son roman *Comtesse de Monte-Cristo* (aux Etats-Unis) et de quelques pièces de théâtre.

La comtesse de Monte-Cristo : un succès international

La Comtesse de Monte-Cristo, roman inspiré de Dumas et publié de son vivant, devient un best-seller en France et surtout aux États-Unis, où il a été publié à maintes reprises dans différentes traduction (anglais, espagnol).

Ce roman⁵¹ est publié initialement en feuilleton à partir du 27 octobre 1867 dans le

⁵¹ Référence : www.pastichesdumas.com, Kstudio.

journal *La Petite Presse*, avant d'être repris à partir du 1er octobre 1869, toujours en feuilleton, dans *Le Voleur*, dont Jean du Boys est directeur.



La comtesse de Monte-Cristo, Ed E. Dentu, 1869

Aux États-Unis, ce roman est publié en feuilleton, d'abord en français dans le journal *Le Messenger franco-américain*, puis en anglais dans différents journaux comme le *New York Herald* ou le *New York Evening Telegram*.

Il est salué comme un best-seller aux États-Unis, notamment dans le *New York Herald* et le *New York Evening Telegram*. Si l'on en croit son éditeur et préfacier américain, T.B. Peterson, c'est « indiscutablement le plus merveilleux roman de notre époque », « il n'a aucun équivalent, même pas le chef-d'œuvre du grand Dumas ».

Un critique américain écrit en 1870 dans *the New York Tribune* : « Si le comte de Monte-Cristo est une symphonie magistrale, la comtesse de Monte-Cristo en est l'écho habile, captivant et parfois même supérieur dans son audace psychologique. »

En revanche en France, certains critiques restent sceptiques. Dans *Le Figaro*, un chroniqueur ironise en 1869 : « M. Du Boys nous offre un Monte-Cristo en jupon ! Ce qui, certes, est une idée charmante pour un vaudeville, mais peut-être pas pour un roman de cette ambition ». Il est aussi moqué par la presse satirique, notamment *L'Éclipse* d'André Gill.

Si le roman disparaît progressivement des catalogues français après la mort de Jean du

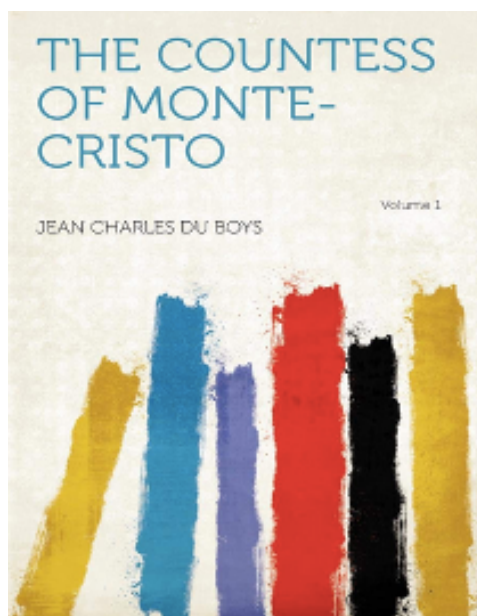
Boys en 1873. Paradoxalement, il continue d'être réédité aux États-Unis tout au long du XX^e siècle, parfois attribué à Alexandre Dumas lui-même, et où Jean du Boys est totalement oublié, renforçant ainsi la confusion autour de son origine.

Dans une étude récente sur les *faux Dumas*, un chercheur américain note : « il existe en Amérique une tradition fascinante où tout roman d'aventure et de vengeance écrit au XIX^e siècle finit, d'une manière ou d'une autre, attribué à Alexandre Dumas. La comtesse de Monte-Cristo en est l'un des plus étranges exemples. »

L'histoire de *La comtesse de Monte-Cristo* reprend certains thèmes du *comte de Monte-Cristo*, vengeance, identité secrète, trahisons et coups de théâtre, mais avec une perspective féminine et une approche plus feuilletonnesque et dramatique. Cependant, loin d'être une simple imitation, *La comtesse de Monte-Cristo* propose une variation originale, en centrant son intrigue sur un personnage féminin. L'auteur, lui, brouille les pistes.



Édition américaine 1869



Hardpress publishing, réédition Août 2012

Une rivalité avec Alexandre Dumas ?

Jean du boys, qui connaissait Alexandre Dumas fils, n'a jamais revendiqué officiellement un lien avec Dumas père pour légitimer son roman. Toutefois, dans « l'envoi » de l'édition de 1869, Jean du Boys écrit « A mon cher Maître Alexandre Dumas » et continue ainsi :

« Depuis le jour où j'ai commencé la publication du livre qui se plaçait, par son titre même, sous la protection de votre immense et populaire talent, je n'ai eu qu'un regret, mon cher Maître, c'est de n'avoir pu mettre votre nom en tête de ces pages, et je ne me suis résigné à cette nécessité qu'en pensant que je pourrais l'inscrire à la fin.

La comtesse de Monte-Cristo, en effet, vous appartient comme la branche entée sur l'arbre finit par lui appartenir ; elle vous appartient tellement qu'en vain je chercherais à mon œuvre un autre titre que celui-ci : - la comtesse de Monte - Cristo.

Hélène de Rancogne, comme votre Dantès, a subi toutes les tortures qui peuvent affaïsser une âme ; on lui a tué son mari, son frère, sa fille, victime d'une injustice sociale immense ; comme Dantès toujours, elle s'est trouvée tout à coup armée de la force toute puissante de l'argent. Le point de départ est identique, il devait l'être, et je n'ai cherché en rien à dissimuler cette identité voulue.

Mon but, en effet, était d'étudier une autre face du problème humain que vous aviez posé dans votre beau livre : le comte de Monte-Cristo.

Dantès est un païen, une incarnation impitoyable du Fatum antique, un justicier implacable, et son code ne contient qu'une loi : Le Talion. J'ai voulu, moi, que le code de mon Dantès féminin ne contint qu'un mot : Miséricorde.

L'un est un vengeur, l'autre une rédemptrice.

Pardonnez-moi donc, cher maître, d'avoir osé toucher à votre œuvre, irrévérence dont j'aurais été certainement puni par le sentiment de ma faiblesse, si je n'avais été soutenu par la conviction que je ne le faisais qu'avec tout le respect que vous doit quiconque se sert d'une plume. »

Certaines sources rapportent que Dumas père, informé du succès du livre, aurait accueilli la nouvelle avec un mélange d'amusement et d'agacement. Selon une anecdote rapporté par Edmond de Goncourt dans son journal : « Dumas, entre deux gorgées de son éternelle carafe de rhum, a haussé les épaules en découvrant la comtesse de Monte-Cristo et dit 'encore un qui croit pouvoir piller ma caverne d'Ali Baba. Mais qu'ils se servent, tant qu'ils savent raconter ». Certains biographes estiment que Dumas ne voyait pas ce roman comme une menace, mais plutôt comme une preuve de l'influence durable de son œuvre.

En 1869, il publie un avant-propos où il évoque un « hommage » à l'œuvre de Dumas, mais ne cache pas son intention de séduire un large lectorat avec une intrigue sensationnelle et pleine de rebondissements.

La Comtesse de Monte-Cristo est une réécriture féminine du roman de Dumas. En plaçant la miséricorde au cœur de l'action plutôt que la vengeance, Jean du Boys dresse le portrait d'une héroïne forte, digne, et profondément humaine. Le roman mêle drame familial, héritage, amour impossible et enjeux sociaux dans un style feuilletonesque propre au XIX^e siècle.



La Comtesse de Monte-Cristo, Illustration de l'Édition américaine de 1902, Jean Du Boys, New York, P.F Collier and Son

Les principaux personnages :

- **Hélène de Rancogne** : héroïne de l'histoire, veuve noble et courageuse, symbole de miséricorde.
- **Georges de Rancogne** : mari d'Hélène, homme altruiste, fondateur d'une usine qui fit revivre toute une région.
- **Octave de Rancogne** : frère cadet de Georges, ancien amoureux d'Hélène, exilé et pourchassé.
- **Hercule Champion** : homme manipulateur, prétendument loyal, mais moteur du complot.
- **Matifay et Toinon** : associés de Champion dans la spoliation des Rancogne.
- **José** : jeune garçon fidèle aux Rancogne, dépositaire du secret du trésor.
- **Biassou** : vieux tonnelier considéré comme fou, mais qui révèle l'existence du trésor.
- **Rose** : jeune fille dévouée à Hélène, témoin de nombreux événements.

Thèmes principaux :

- **La vengeance vs. la rédemption** : contrairement à Dantès, Hélène agit par bonté, non par vengeance.
- **La noblesse du cœur** : le roman insiste sur la loyauté, l'honneur et la vertu morale plus que sur le sang ou la fortune.
- **La transmission et l'héritage** : le testament de Georges est un appel à la continuité par l'amour et la responsabilité.
- **Le secret et le mystère** : un trésor caché, des complots souterrains, des identités dissimulées...

Voici un petit résumé de l'histoire :

Dans une région reculée du Limousin, l'ancien château de Noirmont est devenu une usine prospère sous l'impulsion de Georges de Rancogne. Son épouse Hélène de Rancogne⁵² se retrouve brutalement frappée par le destin : son mari, homme juste et généreux, est victime d'un complot orchestré par des hommes avides (Champion, Matifay, et le docteur Toinon). Ces derniers convoitent la fortune des Rancogne et manipulent les événements pour s'en emparer. Georges meurt prématurément, laissant Hélène enceinte. Avant de mourir, Georges a fait jurer à Hélène d'épouser Octave pour la protéger ainsi que leur futur enfant.

Octave, ancien amoureux secret d'Hélène et frère de Georges, revient clandestinement. Il est poursuivi pour sa participation à l'insurrection légitimiste de la Vendée. Informé du vœu de son frère, Octave est ému, mais pense

son amour révolu et ne peut se marier avec Hélène. Il promet de devenir le protecteur de l'enfant à naître.

Alors que le danger guette Hélène un espoir surgit : José, jeune homme courageux, reçoit le secret d'un trésor caché dans les ruines de l'ancien château de Rancogne, que seul le vieux tonnelier Biassou connaissait. Ce trésor pourrait sauver la famille de la ruine.

Hélène accouche d'un garçon. La joie est de courte durée car les dangers s'intensifient : Octave est recherché, les conspirateurs veulent hâter leur mainmise sur l'usine et le mystère du trésor devient central. Octave et José cherchent à déjouer les plans de Champion. Grâce à la découverte du trésor, José peut aider Hélène et sauver Noirmont. La justice finit par triompher et Hélène, Octave et l'enfant peuvent espérer un avenir serein.

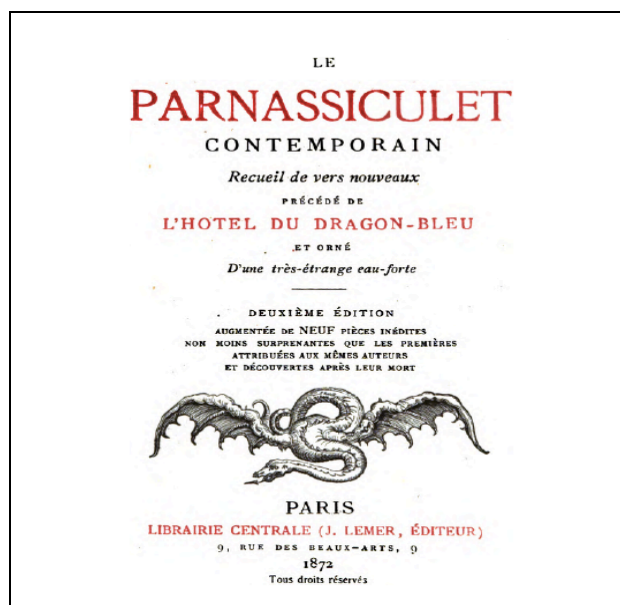
Un « non » - parnassien

En 1866, émerge le mouvement parnassien. Ce mouvement tire son nom des trois recueils poétiques *Le Parnasse contemporain* publiés entre 1866 et 1876. Il est fortement critiqué. A cette époque, la mode est au vaudeville, à l'opéra-comique, au roman-feuilleton, au café-théâtre ... Et la critique pourfend ces *parnassiens* qui remettent en cause l'ordre établi en matière d'Arts. Le premier recueil *Le Parnasse contemporain* fut accueilli par certains avec un humour cinglant.

Ainsi en 1867, Paul Arène, Alphonse Daudet, Alfred Delvau, Albert Glatigny⁵³ et Jean du Boys publient *Le Parnassiculet contemporain* (librairie centrale, Paris, J. Lemer éditeur), où ils ridiculisent allègrement, en les parodiant, les valeurs nouvelles auxquelles aspirent les parnassiens. Un poème d'Alphonse Daudet notamment y fait l'objet d'une parodie « bouffonnante ». Ce *Parnassiculet* constitue toutefois une fantaisie sans méchante humeur, les auteurs – adeptes de parodies et de provocations – ne voulant que s'amuser. Jean du Boys est l'auteur de la préface de ce *Parnassiculet*, ainsi que des chapitres *L'Automate*, *Panthéisme* et *Tristesse de Narapatisséjou*, comme l'indique Catulle Mendès. Cette opposition s'inscrit dans une volonté de défendre une littérature post-romantique et populaire, proche du théâtre de boulevard et du roman-feuilleton.

⁵² Rancogne : ce nom est sans doute emprunté par Jean du Boys à la Charente : on trouve deux lieux-dits « Rancogne » à proximité de St Amant de Boixe.

⁵³ Albert Glatigny, 1839-1873, écrivain, comédien.



Le titre complet est *le Parnassiculet contemporain, recueil de vers nouveaux, précédé de l'Hôtel du Dragon bleu ; orné d'une très étrange eau-forte*. Cette dernière, qui représente une femme nue, ivre de narguilé, avec un chat noir et une inscription grecque « *La muse (Ailowiki)* » est décrite dans *l'Hôtel du Dragon bleu*, satire des Parnassiens qui ont besoin d'opium ou de haschich pour avoir de l'inspiration et qui cultivent un goût prononcé pour l'exotisme.

⁵⁴ d'après Wikipédia et extraits du site blog de JF Thomas, universitaire.

⁵⁵ Charles Cros, 1842-1898, poète, inventeur (télégraphe automatique, photographie couleur).

⁵⁶ Catulle Mendès (1841-1909), poète et homme de lettres français, *la légende du Parnasse contemporain*, Bruxelles A. Brancart 1884.

Selon Catulle Mendès, « [...] le Parnasse est né d'un besoin de réaction contre le débraillé issu de la queue de Mürger, Charles Bataille, Amédée Rolland, Jean du Boys. *Le Parnassiculet contemporain* a été une riposte de ces « bohèmes ». Plus tard, quand le moment des frasques de jeunesse fut révolu, le public auquel s'est adressé Du Boys, au théâtre comme dans ses feuilletons, c'est celui qu'on appelle populaire et qui est en réalité petit-bourgeois, avec son gros bon sens et son rire gras tout à fait étrangers aux raffinements élitaires du Parnasse ».

Le mouvement parnassien⁵⁴

Le Parnasse est un mouvement poétique apparu en France dans la seconde moitié de XIX^e siècle. Le mouvement parnassien apparaît en réaction au lyrisme subjectif et sentimental du romantisme. Ses principes sont la valorisation de l'art poétique par la retenue, l'impersonnalité et le rejet de l'engagement social ou politique. L'art n'aurait pas à être utile et le but en serait uniquement la beauté et a pour slogan « l'art pour l'art » de Théophile Gautier, considéré comme précurseur. Ce mouvement réhabilite aussi le travail acharné et minutieux de l'artiste. Si aujourd'hui le terme parnassien a mauvaise presse, ayant une connotation d'académisme et d'histoire littéraire poussiéreuse, à l'époque de sa force, le mouvement était constitué de jeunes gens innovateurs, frondeurs et talentueux. L'esthétique parnassienne, comme tant d'autres, est née dans les salons, ceux de Théophile Gautier, Théodore de Banville et Leconte de Lisle notamment. Ce salon avait comme piliers Charles Cros⁵⁵, Villiers de l'Isle-Adam et Catulle Mendès.⁵⁶ Ce salon recevait non seulement des écrivains, comme François Coppée, Stéphane Mallarmé, José Maria de Heredia,⁵⁷ Émile Zola, Alphonse Daudet, Charles Baudelaire, Théophile Gautier, Leconte de L'Isle, mais aussi des peintres, des compositeurs et des hommes politiques comme Edouard Manet, Edgar Degas, Hector Berlioz ou Léon Gambetta.

Jean du Boys, s'il est attentif au mouvement parnassien s'affirme post-romantique, proche

⁵⁷ José-Maria de Heredia (1842 Cuba -1905) est un grand-oncle de Jeannie et Trèzette de Labarre. Nous avons tous appris une de ses poésies : *les conquérants*.

d'Alphonse Daudet et d'Alexandre Dumas, enclin à écrire des romans populaires. Il peut être qualifié de non-arnassien.

Zoom sur une œuvre de théâtre « historique » de Jean du Boys

On peut faire un zoom sur la pièce *La comédie de l'amour* de Jean du Boys, qui est au cœur de joutes littéraires entre arnassiens et post-romantiques.

La **comédie de l'amour**, jouée le 22 janvier 1869 au théâtre de l'odéon, est sans doute l'œuvre de Jean du Boys qui a suscité le plus de réactions.

Présentée en lever de rideau avant « un passant » de François Coppée, cette comédie en un acte et en vers cristallise les tensions entre post-romantiques et arnassiens, au point de devenir un événement marquant de la vie littéraire parisienne.

Une salle comble et une tribu poétique en effervescence

Dès l'annonce de la programmation, la pièce attire l'attention du monde littéraire. La salle de l'Odéon est bondée et, comme le note le jeune critique Edmond Lepellet dans le *Nain Jaune*⁵⁸ : « la salle était admirablement composée d'un public sympathique et lettré la tribu poétique était au grand complet ». Tous les représentants du mouvement arnassien sont présents ce soir-là, Catulle Mendès, François Coppée, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, mais aussi des écrivains plus proches du post-romantisme comme Alphonse Daudet et Paul Arène.

Un duel artistique entre arnassiens et post-romantiques

La confrontation entre les deux œuvres jouées ce soir-là est révélatrice de l'évolution du théâtre de l'époque.

- *Un passant* de François Coppée, pièce arnassienne, privilégie un style sobre et

raffiné, avec une écriture maîtrisée mais distanciée.

- *La comédie de l'amour* de Jean du Boys, en revanche, revendique une approche plus théâtrale et sentimentale, ancré dans la tradition du théâtre de vaudeville et du romantisme populaire.

Cette représentation remporte un vif succès, soutenu par une *claque peut-être trop visible* (tous les arnassiens sont présents).

Elle est mémorisée comme la « *soirée des vilains bonshommes* ». Victor Cochinat⁵⁹, chroniqueur du journal satirique *Le nain Jaune*, commente ainsi cette soirée théâtrale : « Ah ! C'était une belle réunion composée de bien vilains bonshommes !⁶⁰ ». Saisissant l'occasion, le groupe arnassien visé s'approprie l'expression par dérision et revendique le titre.

Des critiques assassines : un « imbroglio confus »

Si la pièce de Jean du Boys rencontre un certain succès auprès d'une partie du public, la critique ne lui fait pas de cadeaux.

Jules Barbey d'Aureville⁶¹ dans le *Nain Jaune* se montre particulièrement cinglant : « [...] *Le pauvre critique dramatique n'a pas grand-chose à grignoter aujourd'hui. Semaine blanche. – et sur cette semaine blanche, – comme sur un abat-jour de lampe deux petites silhouettes qui grimacent, – seulement deux grimaces de pièces, jouées à l'Odéon, le soir même ! Cela s'appelle un lever de rideau et cela mériterait de s'appeler un baisser de rideau. Puisque j'y suis forcé par mon emploi, puisque, galérien du compte-rendu, je suis obligé de traîner le boulet qui pèse le plus – le boulet du rien, – je vais faire à ces deux grimaces de pièces ma grimaces de critique* ».

Barbey assassine Jean Dubois d'un revers de manchette : « [...] *cet homme d'esprit, mais pas très-gai et à figure mélancolique, s'est fait, à mon grand étonnement, le ouistiti de Beaumarchais. Je conçois qu'il imite, à ses moments perdus, pour en faire des moments gagnés, ce grand batteur de monnaie ... et de savate, M. Ponson du Terrail, mais Beaumarchais !* », estimant que *son imitation du maître du théâtre comique est maladroite*.

⁵⁸ le *Nain Jaune*, journal satirique et littéraire édité de 1863 à 1876. Concurrent du Figaro de l'époque.

⁵⁹ Cochinat Victor, 1819-1886, avocat, puis écrivain, critique et secrétaire d'Alexandre Dumas père.

⁶⁰ *Vilains Bonshommes* est le nom d'un groupe d'artistes qui s'est formé à Paris, de 1869 à 1872. Le groupe se retrouvait lors des *dîners* qui se tenaient

périodiquement en différents lieux. Le passage de Rimbaud dans cette assemblée en 1871 et 1872 a donné aux Vilains Bonshommes une grande renommée.

⁶¹ Jules Barbey d'Aureville, 1808-1889, surnommé le « *Connétable des lettres* », romancier, critique littéraire, poète, polémiste, journaliste, dandy.

Plus loin, Barbey rajoute « [...] *La Comédie de l'amour n'est tout simplement qu'un imbroglio, mêlé comme un paquet de ficelles, de rendez-vous sous les grands marronniers du Mariage de Figaro, devenus des manches à balai, comme les jambes de l'actrice qui jouait le Chérubin de ce soir. C'est du chérubinisme en rase-pet.* ».

Victor Cochinat enfonce le clou avec un sarcasme mordant : « *Les Parnassiens qui ont applaudi le mémorable spectacle du 14 janvier 1869 à l'Odéon n'étaient nullement les admirateurs de Duboys* ». Et il rajoute : « *maigre festin, hélas ! Pour les affamés d'alexandrins dramatiques ! La comédie de l'amour n'est qu'un imbroglio confus et vieillot. Duboys vise l'originalité, mais il la confond avec l'afféterie. Sa peur d'être banal lui fait perdre tout naturel.* ».

Une représentation qui marque l'histoire littéraire

Malgré ces critiques acerbes, *la comédie de l'amour* joue un rôle dans la recomposition du paysage littéraire parisien. La soirée de l'Odéon marque une rupture entre les partisans du théâtre populaire post-romantique et les défenseurs d'un art plus raffiné et impersonnel, tel que le revendiquent les parnassiens.

Avec cette pièce, Jean du Boys s'affirme comme un dramaturge au talent contrasté, capable de capter l'attention du public mais en butte aux critiques de ses contemporains les plus exigeants. Son œuvre restera emblématique de l'effervescence artistique des années 1860-1870.

C'est aussi le début de l'éclatement du mouvement Parnassien.

Armand Sylvestre⁶² donne un témoignage posthume de cette représentation dans la *Revue Générale* (*Revue Libérale*) n°5 du 1^{er} mars 1887 : « *On en avait ajouté un autre, sur l'affiche, de ce pauvre Du Boys, et celui-là fut joué le premier. Il était, s'il m'en souvient, plein de détails agréables, et ne passionna pas les spectateurs ... nous non plus !* »

Un article récent de J.D. Wagneur⁶³ précise : « *Du Boys était une grande figure du petit journalisme des années 1855-1870. Ami d'Amédée*

*Rolland, de Charles Bataille, de Lemercier de Newville, il figure à juste titre dans les derniers bohèmes de Firmin Maillard*⁶⁴. » (article « *Quand Rimbaud comparaisait devant les Vilains Bonshommes* » de Jean-Didier Wagneur, revue *Parade Sauvage*, No. 14 (Mai 1997), pp. 55-58).

Un personnage caricaturé et « biographié »

Jean du Boys fait l'objet de caricatures dans des publications en vue, où il est en bonne place aux cotés de figures du monde des arts.

En particulier, Jean du Boys est l'objet d'une illustration de pleine couverture du journal *l'Eclipse*⁶⁵ du 10 mai 1868. Le caricaturiste Gill y dessine une caricature raciste et négrophobe de l'avocat et journaliste noir Victor Cochinat. Cette affiche présente Cochinat, qualifié de *Bamboula*, à demi-nu dans une pose tribale. Jean du Boys y est dessiné aux cotés de Cochinat. (*voir introduction du chapitre*).

Cette illustration n'est pas à l'avantage des deux « comparses ». *Bamboula* « *le nègre* », et Jean du Boys « *le blanc* », traités de barbes bleues. Il s'agit d'une paillardise – empreinte d'un racisme ordinaire qui prévaut en France à l'époque de l'expansion colonial et faisant référence aux personnes des colonies exhibées lors des expositions coloniales à Paris.

Jean du Boys est mis en scène par Gill sans doute pour ses positions anti-esclavagistes et anticoloniales.

Jean du Boys publie en même temps son feuilleton *la comtesse de Monte-Cristo* dans le journal *la Petite Presse*. Voilà une belle publicité ! Jean du Boys embrouille les abonnés, « *Le public jubile. Beau succès ! Ses confrères voudraient bien l'imiter* ».

⁶² Armand Sylvestre (1837-1901), polytechnicien, écrivain, critique d'art, parnassien, ami de Guy de Maupassant.

⁶³ Jean Didier Wagneur, journaliste, éditeur, écrivain contemporain (Fayard, Libération, BNF), spécialiste du mouvement bohème et parnassien.

⁶⁴ Firmin Maillard (1832-1908), journaliste, écrivain, bibliophile, auteur de *Les Derniers Bohèmes – Henri Murger et son temps* (Paris, Librairie Sartorius, 1874).

⁶⁵ *l'Eclipse* journal satirique hebdomadaire crée en 1868.



« Messieurs du roman », journal Charivari, mai 1869 par. On y retrouve Dumas père et fils, les frères de Goncourt, ... et Jean du Boys (en haut de la pyramide avec barbe) (caricature par Gill, source gallica.bnf.fr / BNF)



revue l'Eclipse, 9 février 1868. Jean du Boys (en haut à droite, au-dessus d'Alexandre Dumas) (caricature par Gill, source gallica.bnf.fr / BNF)

Dans son édition du 24 avril 1868, le journal la Petite Presse fait paraître une biographie de Jean Duboys dans sa rubrique « les romanciers de la Petite Presse ». L'article est signé Tony Révillon.



Il commence son article en précisant d'une manière lyrique que Jean du Boys était très lié à son père et à sa belle-mère, ayant été orphelin de mère à 4 ans. Puis il se lance dans une description d'Angoulême et « compare » Jean à Lucien de Rubempré ...

« Nous le (Jean du Boys) retrouvons, deux ans après, à Angoulême, chez son père. J'ai vu Angoulême. Angoulême ne se décrit pas. Sa position seule est une merveille. Figurez-vous une colline qui s'arrête brusquement. Une ville est bâtie sur cette extrémité : des vallées s'étendent au-dessous. C'est une presqu'île de pierres, de dômes, de clochers, dont les remparts forment les falaises. En bas, au lieu de la mer, s'étend un immense faubourg, l'Hommeau ; puis apparaissent, dans l'éblouissement du lointain, des prés, des taillis, des routes, des fleuves, des villages, une mosaïque de tons diaprés, verts, rouges, jaunes, bronze, sur lesquels passent de temps en temps des frissons de lumière... Une féerie. Sur le prolongement de la colline qui relie la presqu'île à la plaine s'allonge la route de Périgueux. C'est de cette cité que la tradition gouvernementale a voulu développer la ville, à l'étroit dans sa vieille enceinte. Mais le commerce, protestant contre le

pouvoir, a créé l'Houmeau, au pied du rocher, au bord de la Charente. Une sorte de division de la ville s'est faite ainsi d'elle-même. Dans la plaine, le faubourg industriel; vers la route de Périgueux, le quartier général officiel. Autour de la cathédrale, ad sud-ouest, le faubourg Saint-Germain; enfin, au centre, la cité des petits marchands et des bourgeois, fière de son admirable hôtel-de-ville, dont le beffroi domine tout. »

Et Voilà Honoré de Balzac appelé comme figure tutélaire du petit Jean du Boys : « *Mais, pour le voyageur, la ville, ô toute-puissance du livre, - c'est le cadre du roman de Balzac : Les deux Poètes. Et, tout de suite, on entre par la place des Mûriers dans la rue de Beaulieu. Ici se trouvent l'imprimerie et la maison de David Sèchard. Les deux premières lettres du titre du journal se lisent encore sur le mur. C'est à croire que les héros du livre ont vécu. Et, sous le coup de cette réalité, on suit la rue du Minage, passe devant la cathédrale, et l'on descend les rampes de Beaulieu, par lesquelles Lucien de Rubempré retournait à l'Houmeau, en rêvant à Madame de Bargeton. Oh les beaux jardins en escalier ! Les beaux horizons entre les arbres ! les adorables vieilles maisons ! ... Comment rendre ces effets de décors, ces carrefours des rues qui descendent, d'où partent d'autres rues qui montent, ces parapets, ces bornes, ces pierres, ces fers, toutes ces choses du passé dont Paris s'est défait, et qu'on retrouve encore en province, dans les villes comme Nancy, Dijon, Poitiers, Fougères, Angoulême...* » « *Ici, l'on naît poète, ou on le devient. C'est un poète qui partit en 1853 d'Angoulême, pour aller passer son baccalauréat à Bordeaux* ».

Tony Réveillon a bien révisé sa leçon et a sans doute interviewé avec beaucoup de bienveillance son protégé, sachant toutefois que Jean du Boys a été le directeur de la publication du journal *la Petite Presse*. Il continue :

« *1857. Nous sommes à Paris, dans un hôtel meublé du quartier latin. Trois jeunes gens ont l'habitude de passer ensemble leurs soirées.*

L'un grand, mince, la tête hardie, l'œil clair; la parole vibrante, est un journaliste qui jette à tous les vents de l'aire parisienne sa jeunesse, sa passion et les éclats de son talent. Ses enthousiasmes varient; mais il est toujours enthousiaste. Il peut se tromper, on excusera tout, on sent chez lui du cœur. Il se nomme Charles Bataille.

Le second, gros garçon pensif, à l'œil bleu rêveur, aux longs cheveux plats, est le fils d'un épicier de Paris. Tout jeune, un hasard l'a transporté sur les bords de la Loire; et, voilà qu'en face du fleuve et des arbres, il s'est senti pris de l'envie de faire des vers. Il est revenu dans sa ville natale, et il y a publié un petit volume, le Fond du verre, où l'on sent l'indigence de la Touraine, patrie de Rabelais. Là-haut, près du Luxembourg, il respire les lilas, et il aspire à l'Odéon, On l'appelle Amédée Rolland.

Le troisième est notre Angoumois. Celui-là est moins avancé dans la vie. Le bachelier de Bordeaux est devenu professeur de mathématiques, à La Rochefoucauld. Puis, le professeur de mathématiques est venu étudier la médecine à Paris. Sera-t-il médecin? Il hésite. Le premier livre qu'il a lu, c'est Don Quichotte, et il ne demanderait pas mieux que de faire des romans comme Cervantes. Puis il voit Bataille, et le journalisme le tente, il cause avec Rolland, et il se dit qu'être Molière n'est pas à dédaigner. Ce qu'il veut absolument, c'est la popularité, c'est la gloire, c'est la fortune. Mais il les veut, comme on les veut à vingt ans, vaillamment. Il travaillera, il luttera, surmontera tous les obstacles. Rien ne saurait l'arrêter. Au près des deux autres, c'est encore un enfant. Petit, brun, sans tourmure, on ne devine ses belles ambitions qu'aux éclairs que lance parfois son œil noir, à demi fermé au repos. Ses amis sont heureux de lui apprendre Paris, de l'encourager, de l'associer à leurs projets et à leurs rêves.

Un jour, Rolland, qui faisait des absences mystérieuses, revint avec un air vainqueur. - Mes enfants, s'écria-t-il, j'ai lu ma pièce au directeur de l'Odéon. il l'a refusée ! La consternation se peint sur les visages ; - Oui. Mais il m'en a commandé une autre. Seulement, il faut que cette autre soit terminée dans trois semaines ; - Nous la ferons, dit nettement l'Angoumois. Au bout de trois semaines, en effet, le Mariage de Vadé était terminé.

Nos trois compagnons partirent pour la campagne. Il faisait un beau soleil, et les robes claires commençaient à apparaître dans les avenues du bois de Meudon. Le journaliste courait après les robes claires. Les deux (dont Jean Duboys) poètes travaillaient : ils faisaient une seconde pièce. La pièce achevée, ils la portèrent, comme l'autre, à l'Odéon, et, comme elle était meilleure, le directeur décida qu'elle passerait la première. Le 1^{er} septembre 1858, en effet, le Marchand malgré lui fut représenté et accueilli par un succès universel. Charles Bataille fut le premier à apprendre au public le nom des auteurs. Ils se nommaient Amédée Rolland et Jean du Boys...

Jean Du Boys a brillamment réussi en effet. Je nomme ses étapes: Cadet Rousselle, joué à l'Ambigu, La Volonté, jouée au Français, La Comédie italienne, que va donner l'Odéon... Voilà pour le théâtre. En librairie, revoyez tous ces titres connus: Les Femmes de province, Les Mariages de province, La Jeunesse amoureuse, Mon oncle Claude, Combe-noire, Anne-Marie et Marie-Anne, enfin La Comtesse de Monte-Cristo.

L'enfant d'Angoulême est aujourd'hui un jeune homme. Le talent et le succès lui ont donné l'autorité. L'avenir qu'il rêvait dans sa petite chambre de l'hôtel Regnard est devenu une réalité. Il n'a fallu pour cela que dix ans, mais dix ans bien employés, dix ans voués tout entier à l'étude et au travail... Cette courte biographie n'est-elle pas la meilleure préface à ce drame saisissant de L'Homme aux quatre femmes que commercera demain notre ami Jean Du Boys ? ».

Une mort jeune

Au début des années 1870, malade, Jean Duboys du Vignaud retourne vivre à Saint-Amant-de-Boixe chez ses parents, qui le font interner à l'asile pour aliénés de Breuty (La Couronne, Charente), aujourd'hui centre hospitalier Camille Claudel. Il y meurt le 23 janvier 1873.

Grâce à Jean-Didier Wagneur, on a pu consulter des faire-part du décès de Jean du Boys dans les rubriques « nécrologiques » parues dans des journaux parisiens. Son destin d'écrivain y est clairement rapporté dans une forme de triumvirat complice qui l'associe durablement à Amédée Rolland et Georges Bataille.

Ainsi Valère écrit dans le *Bien Public* du 13 mars 1863 : « ils nous ont fait remarquer que Jean du Boys était le dernier survivant d'un groupe littéraire formé par Alphonse Duchesne, Charles Bataille, Alfred Delvau et Amédée Rolland. Des membres de ce cénacle qui, sans atteindre à la gloire, avaient du moins eu à peu près chacun une heure de réputation, pas un n'a survécu aux luttes premières de la vie, pas un n'est arrivé à la pleine maturité de l'âge et du talent... Je ne sais pas si ces braves jeunes hommes laisseront quelque trace dans l'histoire littéraire de notre époque; mais ils ont laissé à coup sûr un souvenir dans l'esprit de la jeunesse studieuse qui a vécu à côté d'eux, et rencontrait sans cesse, eux ou leurs œuvres, dans les journaux, dans les théâtres, chez les libraires.... Jean du Boys ne laisse pas de nombreuses œuvres derrière lui. L'inévitable volume de poésies mêlées, un roman qui obtint un honorable succès (*la Comtesse de Monte-Cristo*), et deux ou trois pièces de théâtre en collaboration avec Amédée Rolland, forment tout son bagage. C'est peu. Mais, dans ces travaux, on trouve des qualités réelles; et l'une de ces pièces, le *Mariage de Vadé*, jouée à l'Odéon il y a quelque dix ans, est marquée au bon coin... Mais au milieu de bien des travers, pour lesquels nous ne saurions être sévères, il y avait dans tous ces esprits deux qualités qui méritent qu'on en parle avec estime. Tout d'abord une grande finesse du sens critique, un instinct sur qui les poussait vers les chefs-d'œuvre vraiment français, et un soin tout particulier dans l'étude intime des écrivains qui les faisait les dignes disciples de Sainte-Beuve; puis une passion

vraie de la nature, qui ne se traduisait parfois que par des tentatives malheureuses, comme l'*Usurier de village*, mais qui suffirait à donner à leurs œuvres une bonne odeur de terroir et de vérité... ».

C'est aussi ce que laisse entrevoir le journal *la République Française*⁶⁶ du 13 mars 1873 : « Les collaborateurs habituels de du Boys, Amédée Roland et Charles Bataille, étaient morts il y a quelques années, l'un d'une maladie de cœur, l'autre d'un transport au cerveau. Le même groupe littéraire y perdu vers la même époque Lavis Bouilhet, Alphonse Duchesne, Delvau, etc. C'est toute une génération arrivée à la vie dans les premières années de l'Empire, qui s'est trouvée stérilisée et mortellement frappée. »

Le même refrain est repris par le *Journal le Corsaire – les Nouvelles du Jour* du 13 mars 1873 : « il faisait partie d'un petit groupe d'hommes de lettres qui tous s'en sont allés avant l'âge : Bataille est mort à quarante ans, Rolland à trente-neuf, du Boys meurt à trente-sept. »

C'est encore le propos du journal *le Petit Moniteur Universel*⁶⁷ du 13 mars 1873 : « Jean du Boys, homme de lettres a eu son heure de grande et légitime popularité... Disciple de l'école des Delvau, des Roland, des Bataille et des Duchesne, Jean du Boys avait publié d'abord des vers dans la *Tribune des poètes*. »

L'*Avenir National* quant à lui intitule son article : « les trois amis » et précise « *L'Avenir national* esquisse les physionomies des trois littérateurs : Bataille, Rolland, du Boys, les trois *Inséparables* que la mort vient de réunir. »... « Ses amis lui apprennent Paris, l'encourage, l'associent à leurs projets et à leurs rêves » ... « *Après des deux autres, c'est encore un enfant : Petit, brun, sans tournure, on ne devine pas ses belles ambitions qu'aux éclairs que lance parfois son œil noir* ».

En 1885, alors qu'il apprend le décès de son ami André Gill, Alphonse Daudet écrit « [...] Pour moi, ce fut une stupeur et une épouvante. Gill était le troisième de notre petite bande que la folie me prenait : Charles Bataille, Jean Duboys, morts aux aliénés, presque sous mes yeux ».

Points de repère charentais

Comme Tony Révillon, l'écrivain Alphonse Daudet évoque dans ses mémoires

du gouvernement français, chargé notamment de la transcription des débats parlementaires.

⁶⁶ *La République Française* journal quotidien (1871, 1924) fondé par Léon Gambetta.

⁶⁷ *Le Petit Moniteur Universel* ((1789-1901). Ce journal de propagande fut longtemps l'organe officiel

l'attachement de Jean du Boys à ses racines provinciales : « *Jean avait dans le cœur cette mélancolie des terres d'angoumois, ces paysages austères où l'histoire pèse sur chaque pierre* ».

Les romans et feuilletons de Jean du Boys puisent largement dans ses origines familiales, et dans ses souvenirs de jeunesse en pays de Boixe ainsi que plus encore dans l'histoire, notamment révolutionnaire, et la sociologie de l'angoumois.

1 - La société et les mœurs de province

S'il ne se revendique absolument pas « *écrivain régionaliste* », Jean du Boys est un auteur dont les œuvres reflètent souvent la vie provinciale et les mœurs de son époque. Ses romans, tels que *les femmes de province* et *le mariage de Vadé*, s'inspirent effectivement de la vie quotidienne et des interactions sociales qu'il a observées dans sa propre région, notamment à Angoulême et dans le département de la Charente.

Ses œuvres traitent en grande partie des tensions sociales au sein de la bourgeoisie provinciale, un sujet qu'il connaissait bien étant lui-même issu de cette classe. Il a su capturer les dilemmes moraux, - souvent liés à l'amour, au mariage ou à la gestion de leur patrimoine -, les ambiguïtés et les hypocrisies de la société de son époque, à travers des personnages pris dans des situations où les valeurs traditionnelles et les aspirations sociales se heurtent. Leur dilemme, tout en étant profondément personnel, est aussi un reflet des normes sociales qui prévalaient dans les petites villes de province

La critique sociale et l'hypocrisie bourgeoise :

Dans une petite ville ou un village comme ceux de la Charente, où tout le monde se connaît, il devient impossible de cacher ses affaires privées ou de dissimuler ses ambitions. Cela donne lieu à des intrigues où les personnages, dans leur quête de statut, sont souvent poussés à des actions qui révèlent la petitesse des relations sociales et des préoccupations provinciales.

Les œuvres de Jean du Boys, loin de simplement raconter des histoires locales, révèlent une société en pleine transformation et un monde qui lutte pour se libérer des contraintes traditionnelles tout en étant profondément enraciné dans des pratiques anciennes.

La condition féminine :

Dans *les femmes de province*, par exemple, Jean du Boys explore la condition féminine et les rôles traditionnels assignés aux femmes dans la société provinciale. Ce roman révèle les désirs, les frustrations et les luttes des femmes face à un cadre social souvent restrictif. À travers des portraits de femmes de différentes classes sociales, Jean du Boys offre une critique subtile des conventions de son temps.

Le roman *Les mariages de province* illustre bien la façon dont la société provinciale organise encore ses relations à travers des alliances familiales, des mariages arrangés, et des préoccupations de statut social. Jean du Boys dresse un portrait détaillé de la manière dont les jeunes femmes de province sont souvent perçues comme des « *objets à marier* » pour améliorer ou consolider le statut social de leurs familles.

Quelques personnages à titre d'exemple :

Claude Champin dans *le marchand malgré lui* est un riche négociant d'Angoulême, qui rêve d'anoblissement et force sa fille à épouser un aristocrate ruiné pour gagner un titre de noblesse. Il incarne les nouveaux notables charentais, qui cherchent à imiter la vieille noblesse tout en s'en moquant en privé. Dans une scène clé, maître bréchet explique à un jeune homme désargenté : « *mon garçon, l'argent est le seul sang bleu qui ne sèche jamais. Soyez un bon époux, et je ferai de vous un noble. Le reste n'est qu'une question de signatures* ».

Madame de ... dans « *les femmes de province* » est une femme mariée à un notable froid et pragmatique, qui rêve d'un grand amour romantique mais reste enfermé dans une vie monotone. Elle correspond à un archétype de la bourgeoisie féminine d'Angoulême, où les jeunes filles lisaient les romans parisiens mais étaient rapidement confrontées à la réalité du mariage arrangé.

Le rôle modérateur des prêtres :

Dans plusieurs de ses romans, Jean du Boys met en scène des prêtres intelligents et observateurs, souvent plus réalistes que véritablement pieux.

Dans *les femmes de province*, l'abbé Fournier est un prêtre qui écoute les confessions des femmes désabusées, et qui comprend mieux que personne les hypocrisies de la société.

C'est aussi le cas dans *La comtesse de Monte-Cristo*. Lors de l'agonie de Colonel Fritz : Lilius, Hortense ou Mme de Puisaye fréquentent avec esprit pieux un jeune vicaire « *presque un adolescent; — avec ses longs cheveux blonds bouclés, ses yeux bleus, brillants d'une foi qu'aucun doute n'avait encore éprouvée ni troublée ... ce jeune apôtre semblait véritablement un missionnaire de clémence et de pardon* », ou un prêtre, « *grand vieillard à figure ascétique, qui semblait une image vivante du renoncement et de l'austérité chrétienne* ».

Cadet Roussel et *Mon oncle Claude* mettent également en scène des personnages typiques de la province, souvent en proie à des conflits internes et sociaux. Les intrigues de ces œuvres sont souvent teintées d'un humour mordant et d'un regard critique sur les travers de la société.

2- L'influence directe de sa famille charentaise, notamment avec leurs histoires révolutionnaires

Bien que ses œuvres ne soient pas autobiographiques, elles contiennent des éléments autobiographiques et des personnages qui pourraient être basés sur des personnes réelles de son entourage. Du Boys dépeint souvent des personnages typiques de la bourgeoisie provinciale et de la petite noblesse provinciale, ce qui permet de supposer qu'il a puisé dans ses propres expériences et observations pour créer ses récits.

On sait l'influence de son Oncle Léo Duboys de Labarre, propriétaire et peintre élève de Delacroix (et de son père Louis-Robert), et d'Alexis de Prémont, dont l'épouse a contribué à son éducation, médecin à Saint-Amant de Boixe et conseiller d'arrondissement. Ils ont influencé la sensibilité artistique et littéraire de leur neveu, l'amenant à développer un regard esthétique sur le monde et à nourrir une écriture riche en descriptions picturales.

Ces oncles lui ont raconté des histoires révolutionnaires de son grand-père François Duboys de Godefroy, de ses grands-oncles Louis-Robert Duboys de Labarre, - père de Léo, contre révolutionnaire, conseiller général commandant de la Garde Nationale et maire d'Anais -, et de Pierre Duboys-Labernarde, - révolutionnaire, député, conseiller de préfecture, beau-père d'Alexis de Prémont -, et de leurs expériences durant la Révolution et l'Empire ou en Vendée chouanne.

Ainsi, Jean du Boys met en scène sans doute, des aristocrates vieillissants, souvent ruinés, qui tentent de conserver leur dignité malgré la disparition progressive de leur monde. comme ses grands-oncles Louis Robert Duboys de Labarre ou Jean Hélie Duboys de La Bernarde.

On les retrouve dans « *Combe Noire* », « *le comte de Monte-Cristo* », « *Le marchand malgré lui* », « *Signe d'Argent* » ...etc. ...

A titre d'exemple, il écrit une nouvelle dans le journal *Le Figaro* du 30 août 1866 intitulée « *Nos grands-pères* ». Il y est question d'un chevalier, Tancrede, ayant servi l'armée de Condé pendant la Révolution, prototype du petit noble angoumois qui ressemble particulièrement à son oncle Louis-Robert Duboys de Labarre contre évolutionnaire engagé dans l'armée de Condé ...

Ce trait autobiographique est confirmé quand on lit : « *le petit bonhomme Carette n'avait pas émigré, il avait même, disait-on, un peu tripoté dans les Biens Nationaux mais il pensait si bien. Puis à la fin de la Révolution, il s'était signalé par un de ses actes de vertu facile qui consistait à rendre à son ancien propriétaire quelques mesures achetées et payées à la Nation ...* ». L'histoire est identique de son autre oncle Pierre Duboys-Labernarde qui a racheté le château de Labarre en 1796 pour le rendre à Louis Robert Duboys de Labarre (son cousin) en 1803 à son retour d'émigration contre-révolutionnaire.

Parmi les romans de Jean du Boys, *Combe-Noire*, publié en 1866, occupe une place particulière. Ce récit, inspiré de l'histoire de la Vendée sous la révolution, s'inscrit à la fois dans la tradition du roman historique et dans une démarche régionaliste, influencée par les origines charentaises de l'auteur. L'intrigue de *Combe-Noire* se déroule pendant la révolution française, et met en scène les affrontements entre les républicains et les chouans, ces royalistes qui menèrent une résistance armée contre la république, notamment en Vendée et en Charente.

Plusieurs passages « agricoles » de *Combe Noire* font penser au Maréchal Jean-Hélie Duboys de La Bernarde, et à ses pratiques agronomiques ainsi qu'à son fils Louis-Robert Duboys de Labarre, contre-révolutionnaire, et propriétaire avisé.

Quelques phrases relevées in texto :

« Ce qui tue le pays d'ici, qui n'est point tant mauvais, n'est le manque de pâture, le fumier, c'est le blé... Terre bien fumée, Bonne Moissonnée. Or sans prairie, point d'engrais. Dans la grange, gros tas de foin, dans le fumier fait son purin, dans le grenier gros tas de grains ».

« Le bonhomme Gaurin est un vieux malin qui en sait long. Il ferait pousser des chènevières dans des cailloux et avec deux bras solides pour le seconder, on établirait une bonne maison et de bonnes saisons de récoltes », alors que la Zéville déguisée en cuisinière raconte « quelquefois lorsque on trouvait la pomme de terre, on la faisait cuire sous les cendres en plein champ, à la façon des bergères et nous nous amusions bien ».

Ces extraits « agricoles » reflètent la science agronomique de Jean-Hélie Duboys de La Bernarde (cf. chapitre 4) et sa « passion » pour la pomme de terre dès 1762.

De même, Léo Duboys de Labarre apparaît en filigrane dans plusieurs œuvres de Jean du Boys, notamment sous les traits de personnages « artistes bohème, aristocrates solitaires et de mentors discrets ». C'est par exemple Octave dans *le marchand malgré lui*, jeune peintre bohème, en décalage avec le monde bourgeois, auquel Jean du Boys prête cette réplique : « le succès est un bruit qui s'efface, l'art est un silence qui demeure ». Léo pourrait être aussi le narrateur dans *les femmes de province*, personnage détaché, observateur ironique mais plein de tendresse pour les âmes enfermées dans leurs conventions, rappelant ainsi Léo Duboys de Labarre, qui refusait les mondanités mais aimait analyser les comportements humains.

Enfin, le père de Jean du Boys, Amédée Duboys de Labernarde (du Vignaud) a sans doute servi de modèle pour certains de ses personnages de roman, notamment dans *Le Marchand Malgré Lui*.

3- Les lieux charentais

Les lieux que fréquente Jean du Boys, que cela soit à Angoulême où il réside avec son père et sa belle-mère, ou à La Bernarde, fief historique de sa famille, situé dans la commune St Amant de Boixe, inspirent ses récits.

Les lieux charentais réels de ses romans ajoutent une dimension locale et authentique à ses écrits. Ils sont présentés avec une grande

précision, ce qui donne un sentiment d'authenticité.

Jean du Boys pose le Limousin comme décor de *La comtesse de Monte-Cristo*. A y « lire de plus près », les paysages, certains noms de lieux et de rivières, les descriptions ressemblent tous aux paysages de la Charente et de la Charente Limousine.

Angoulême

Du Boys utilise souvent des paysages, des rues et des lieux emblématiques d'Angoulême pour ancrer ses récits dans un contexte géographique spécifique. Cela permet aux lecteurs de ressentir le climat culturel et social de la région.

Jean du Boys décrit souvent Angoulême comme une ville à la croisée des chemins, entre traditions rurales et influences parisiennes.



La Charente à l'Houmeau, Angoulême, Boucard Gaston 1865
(©Alienor.org Musée des Beaux-Arts d'Angoulême)

Dans *les femmes de province*, la ville est décrite comme un lieu où l'on rêve de Paris sans jamais oser le rejoindre, où les salons bourgeois tentent d'imiter les cercles littéraires parisiens mais restent enfermés dans des conventions rigides. Certains passages moquent la difficulté des jeunes charentais à échapper aux carcans familiaux et sociaux, une réalité que Jean du Boys a lui-même connue en quittant sa région pour Paris.

Son portrait d'Angoulême rappelle celui qu'en a fait Honoré de Balzac dans *les Illusions perdues*, où la ville est présentée comme un espace de frustrations pour ceux qui aspirent à plus de grandeur et se heurtent à la petitesse d'esprit locale.

Le pays de Boixe



Saint-Amant de Boixe © Abbaye St Amant de Boixe

Jean du Boys passe en partie son enfance à Saint-Amant-de-Boixe, un petit village situé au nord d'Angoulême, marqué par la présence de l'abbaye de Saint-Amant, un édifice roman imposant. Il fréquente Villejoubert (château de Labarre), Anais (le domaine de Puyfrançais), la forêt de Boixe avec Aussac, Mansle. De ces refuges d'enfance, il en fait un décor romanesque pour ses romans.



Le château de La Barre vu depuis le bas de la Motte d'Andone

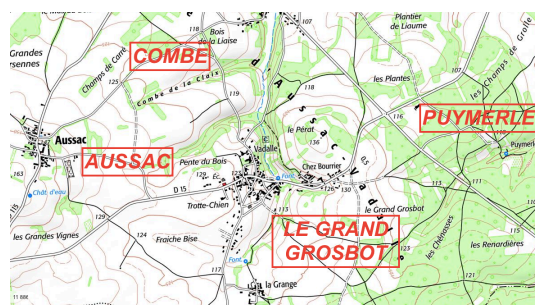
Saint-Amant de Boixe et son abbaye, ou La Macarine, chapelle au milieu de la Forêt de Boixe, apparaissent dans plusieurs de ses œuvres sous des noms fictifs. un monastère en ruine servant de cachette à des nobles royalistes poursuivis par les républicains.

Dans *Combe-Noire*, il décrit en particulier un château avec à ses côtés une ruine féodale posée sur un promontoire qui font fortement penser au domaine de La Barre et la Motte d'Andone.

D'ailleurs *Combe Noire* pourrait apparaître comme une monographie du village d'Aussac (aujourd'hui commune d'Aussac-Vadalle), proche de la commune de Villejoubert et de la forêt de Boixe). Le chalet d'Eugène Delacroix, que fréquente la famille Duboys, est situé au milieu de la forêt de Boixe sur la commune

d'Aussac. Jean du Boys y met en scène les chouans et leur lien avec la petite noblesse dans un terroir partagé entre « *Auverde, plaine aride, Puymerle qui est le vin et Mirouer qui est la famine* », trois noms de lieux-dits de la commune d'Aussac.

À *Puymerle* (commune d'Aussac dans la forêt, on trouve encore une petite chapelle qui faisait l'objet de frairies, le 22 mai, fête patronale. C'est le « *Grand Grosbot* », lieu-dit de la commune d'Aussac-Vadalle, qui dépendait sans doute de l'abbaye de *Notre-Dame de Grosbot* en Charente.



Carte Aussac (Géoportail.gouv.fr)

« *Combe* » est souvent un toponyme utilisé dans la région en particulier à Aussac, Saint Amant de Boixe autour de La Bernarde ou à St-Amant de Nouère, ancien fief de La Barre au moyen âge, alors que l'on a repéré une *Combe Noire* proche du hameau de l'Haumont sur la commune de Dignac.

Jean du Boys décrit souvent les plaines de l'angoumois, ses vignobles, ses vallées, les paysages mélancoliques, les bois isolés qui marquent la région charentaise. Ces paysages servent souvent de cadre aux errances de ses personnages, qu'ils soient jeunes aristocrates désabusés ou femmes rêvant d'ailleurs. Il insiste sur le contraste entre la beauté naturelle de la Charente et la pesanteur des traditions sociales qui y règnent.

Dans plusieurs de ses romans, les rivières de Charente et les forêts profondes deviennent des refuges pour des personnages en quête de liberté. Dans *la Comtesse de Monte-Cristo*, les rivières « charentaises » de la *Tardouère* (*Tardoire*) ou de la *Touvre* sont évoquées.

On trouve également, dans *Combe Noire*, une référence à la fonderie de Ruelle : la « Forge à canons » de *Ruelle sur Touvre* fut créée à partir de 1751 par René, Marc, Marquis de Montalembert (1714-1800). Ce dernier (propriétaire d'un manoir à Villejoubert et relation de Jean-Hélie Duboys de La Bernarde)

est un cousin de la grand-mère paternelle de Jean du Boys, Françoise de Montalembert. Jean du Boys écrit : « et bien que le vieux seigneur fût fait marquis par le Roi, il établit la fonderie des canons de Chalazot, laquelle fut plus tard confisquée au profit de l'État... ».

Enfin, Jean du Boys a nommé la Comtesse de Monte Cristo marquise de RANCOGNE, nom que l'on retrouve fréquemment en Charente : il y a par exemple la commune (et son château du XVI^e siècle) de *Rancogne sur Tardoire*, village au sud de *La Rochefoucauld* ou même un *Rancogne* proche de *Marcillac-Lanville* commune voisine de *Vouharte* et de *La Chapelle*, lieux de résidence de certains de ses grands-Oncles.



Vouharte vers 1900

On finira ce premier inventaire de lieux charentais par la commune de Vouharte, lieu central du feuilleton « *les sœurs du refuge* », paru dans *la Petite Presse* du 19 novembre 1868 au 20 février 1869. La description qu'en fait Jean du Boys dans son « prologue » (qu'il sous-titre « **les îles de Vouharte** ») est particulièrement intéressante et charentaise !

Les Sœurs du Refuge
Prologue - **les îles de Vouharte**

Les errants de nuit (extraits)

Les amoureux du pittoresque vont chercher bien loin des beautés qu'ils rencontreraient sans peine au bout de leur jardin, ainsi que le prouve l'admirable école de paysagistes qui peut inscrire sur son livre d'or des noms tels que ceux de Troyon, de Corot, de d'Aubigny. Ces grands peintres, à quelques lieues au-dessous des fortifications, ont découvert des contrées que l'Italie et la Suisse peuvent égaler, mais ne dépassent point.

N'avons-nous pas de même vu récemment ; des Anglais voyageurs inventer l'Auvergne et le Dauphiné, que nous traversons avec indifférence, pour aller nous extasier de confiance devant des sites vulgarisés par la gravure et qui ne nous offraient qu'un intérêt, celui de se trouver sur un sol étranger ?

Si jamais un proverbe a bien défini l'esprit d'une nation, c'est celui-ci, applicable à la France : « Nul n'est prophète en son pays. » Notre chauvinisme ne s'exerce qu'à rencontre des étrangers, et nous dédaignons assez volontiers entre nous ce que nous défendons avec opiniâtreté vis-à-vis d'un Anglais ou d'un Allemand.

Il est, dans un des départements du centre, un bassin, ignoré du touriste, où jamais ne fut dressé un chevalet, de peintre ou une tente de photographe, qui, à travers la magie du souvenir, se retrace à mon esprit comme une de ces vallées dont on dit en les traversant : « C'est ici que je voudrais vivre et mourir. »

Le fond de ce bassin occupe une plaine oblongue, longeant la Charente avant qu'elle ne soit devenue navigable à Angoulême, et dès lors réunie en un seul canal. De quel point que l'on se place sur la crête-des cōpines -chargées de vignobles rampants, selon, l'usage de la contrée, en n'aperçoit de toutes parts qu'un, vaste tapis vert coupé en son milieu par des massifs d'arbres, à travers lesquels scintille par intervalles un éclair d'acier poli, qui est le fleuve.

Contemplé de cette hauteur, pour la grandeur sévère des lignes, la limpidité calme du ciel et des eaux, cet admirable paysage ne le cède en rien aux rives si vantées de la Loire ; mais lorsqu'on a saisi l'ensemble grandiose contenu dans le cadre et que l'on descend aux détails, que de découvertes !

C'est ainsi qu'un jour, accompagné d'un ami cher, j'ai découvert Vouharte et ses îles.

Figurez-vous au bas d'un coteau abrupt dont les terres argileuses, d'un jaune d'ocre, revêtent au printemps leur belle robe de pampres que roussit l'automne, un amas de maisons blanches accroupies.

Le soleil rit gaîment sur leurs tuiles rouges et cannelées, dans les rigoles desquelles verdissent des lichens et poussent une foule de jardinets aériens de giroflées jaunes et de gueules de lion ponceau.

De ci de là, la verdure presque noire des arbres fruitiers, les têtes rondes des cerisiers, égayées par des pendeloques de pur corail, coupent la monotonie des murs blanchis à la chaux.

Enfin, pour que rien ne manque à l'ensemble complet de cette scène, on entend monter jusqu'à soi, atténués par la distance, le clairon sonore des coqs et les beuglements mélancoliques des bœufs.

Par-dessus les toits se développe la prairie, coupée de lignes symétriques de peupliers, allongeant sur le sol d'un vert clair de gigantesques ombres semblables aux dents d'un râteau. Tout au bout de la plaine enfin, voici un massif confus de saules, d'ormes, de peupliers d'Italie, agitant leurs immenses palmes, dont la verdure intense peut seule révéler de loin l'existence d'un cour d'eau.

Dévalons la côte raide ! traversons le pâturage d'un bond, élançons-nous vers cette oasis qui promet à notre imagination les délices fabuleuses de la pastorale Tempé.

Les promesses seront encore dépassées.

Nous nous trouverons alors sur le bord même des eaux vives, aussi transparentes que le cristal et jasant mélodieusement sur un lit de cailloux blancs, bruns et veinés de rose. — Vite ! détachons le bateau plat dont se servent les indigènes, poussons-le hardiment à la perche ; égarons-nous à travers les méandres capricieux de cent étroits canaux enchevêtrés les uns dans les autres, comme le peloton qu'une ménagère négligente a laissé emmêler par un matou joueur. Chaque tournant nous arrachera un cri de joie et de surprise.

Partout des remous, luttant en sens contraires forment des torrents en miniature. L'eau jaillit en larmes argentées semblables à des franges par-dessus de légers barrages, si rudimentaires qu'on pourrait les croire construits par des castors. — Tout en effet éveille l'idée d'un pays vierge. Les arbres poussent au hasard embarrassés de lianes, laissant tomber de leurs hautes branches des cascades de lierre et les longs fils des volubilis étoilés de distance en distance par leurs délicats cornets blancs, roses et violets-pâles.

Dans les bassins plus profonds, les langea feuilles des nénuphars s'étalent autour de leurs fleurs semblables à des camélias, ou jaunes comme de l'or natif.

Plus d'horizon, du vert partout, à droite, à gauche, devant, derrière un fouillis inextricable de roseaux, de lianes, de branches trempant dans le courant, sur lesquelles l'eau, en les entraînant, se dissémine en blanche écume ou, en écheveaux scintillants pareils à des faisceaux de verre pilé.

Le soir, au tomber de la nuit, le paysage devient moins joli peut-être, mais, par contre, se fait plus grand et plus saisissant : alors de vastes nappes d'ombres grises s'étaient comme des linceuls sur le vert trop brillant des herbes, le vague du crépuscule augmente les distancât en estompant les contours trop précis des objets.

Les masses d'arbres, noires comme des taches d'encre, empruntent une mystérieuse terreur au bruit d'eau qui résonne derrière ; tous ces clapotements réunis, en effet, se font clameur, la somme de toutes ces cascadelles, produit le mugissement d'une cataracte.

Et quand la nuit est tout à fait tombée, quand, à l'horizon, à la base des collines, s'est éteinte la dernière étoile rouge qui, à travers les vitres, indique l'existence de l'homme, oh! c'est alors qu'il fait bon errer parmi les pâturages ras dans la lueur diffuse d'une belle nuit d'été.

Pas d'autre bruit que le craquement de l'herbe sèche sous le pied, accompagné en mineur par le lointain murmure du courant. Parfois aussi le glou mélancolique d'une rainette ou le trot sourd d'un bœuf effrayé qui, soudain, devant vos pas, surgit et s'élançe comme une vision gigantesque à travers la pénombre.

4 - Des pastiches et des hommages inspirés de la vie de province et du milieu social de Jean du Boys :

Au moins quatre œuvres de Jean du Boys sont des pastiches d'œuvres ou hommages à des écrivains ou dramaturges. En dehors de *La comtesse de Monte Cristo*, pastiche assumé du comte de Monte Cristo décrit plus haut, on a repéré le *Marchand malgré lui*, *Cadet Roussel* et le *Mariage de Vadé*.

***Le Marchand malgré lui* : un hommage à Molière et à la comédie classique**

Dès son titre, *le marchand malgré lui* fait écho à Molière, notamment à son célèbre *Médecin malgré lui*. Jean du Boys et Amédée Rolland s'inspirent de la tradition de la comédie de caractère, où un héros malgré lui se retrouve pris dans une situation absurde et cocasse.

***Cadet Roussel* : un drame historique et patriotique reprenant la célèbre chanson populaire.**

Créée en 1862, *Cadet Roussel* est une pièce historique en sept actes, incluant un prologue en deux actes, écrite par Jean du Boys en collaboration avec Amédée Rolland.

Cette œuvre, inspirée du personnage réel Joseph Roussel (1743-1807), plus connu sous le surnom de Cadet Roussel, mêle histoire, satire et aventure, en dressant le portrait d'un homme à la fois burlesque et témoin des bouleversements de la Révolution française. Cette pièce par ses dialogues enlevés, ses moments de bravoure, procure des clins d'œil humoristiques à la chanson populaire « *Cadet Roussel a trois maisons* », qui fait alors partie du patrimoine oral français.

Ce ton patriotique et mordant participe à la popularité de la pièce, à une époque où la mémoire révolutionnaire est encore très vivace sous le second empire.

***Le Mariage de Vadé*, un hommage à l'univers de Joseph Vadé et à la tradition du théâtre populaire et du vaudeville poissard**

Inspirée par l'univers du poète et dramaturge Jean-Joseph Vadé (1720-1757)⁶⁸, la pièce *le Mariage de Vadé* rend hommage à la tradition du théâtre populaire et du vaudeville *poissard* tout en y apportant une touche de modernité et de satire sociale propre à Jean du Boys.

Jean-Joseph Vadé est connu pour ses vaudevilles *poissards*, un genre de théâtre comique mettant en scène des personnages issus du peuple, avec un langage vif et souvent argotique, et les mœurs du *bas peuple* des halles, notamment les vendeuses de marée, dites *poissardes*.

⁶⁸ Jean-Joseph Vadé (1720-1757), chansonnier, dramaturge, appelé « le corneille des Halles ».

Jean du Boys et Amédée Rolland s'inspirent de cette tradition en créant une intrigue où le comique de situation et les jeux de langage dominant.



Jean Joseph Vadé

Un auteur au talent contrasté

Bohème, épris de poésie et franc-tireur dans sa jeunesse, la carrière littéraire de Jean du Boys est dense.

Il navigue entre plusieurs genres. Il est aussi exigeant et s'essaye à écrire des œuvres empreintes d'idéalisme qu'il ne publiera pas. Il sait mettre à profit ses fonctions de directeur de publication pour jouer dans la cour littéraire.

Son talent littéraire n'est toutefois pas à la hauteur des exigences de son temps.



Alphonse Daudet vers 1858-1860 (du temps de l'amitié avec Jean du Boys) (cliché Nadar)

Laissons son ami Alphonse Daudet parler de cet auteur et de son « talent ». Alphonse Daudet consacre à Jean du Boys quelques paragraphes dans *30 ans de Paris*.⁶⁹ Ils se rencontrent lors de leur arrivée à Paris. Dans son autobiographie, Daudet dresse un portrait tendre, mais sans concession, de son ami (souvenirs vers 1866, alors qu'Alphonse Daudet écrit *Le petit chose*) :

« [...] J'allai m'installer chez un ami, dans la petite chambre que Jean Duboys occupait alors à l'entresol de l'hôtel Lassus, place de l'Odéon.

Jean Duboys, à qui ses pièces et ses romans donnaient quelque notoriété, était un bon être, doux, timide, au sourire d'enfant dans une barbe de Robinson, une barbe sauvage, hirsute, qui ne semblait pas appartenir à ce visage. Sa littérature manquait d'accent ; mais j'aimais sa bienveillance, j'admirais le courage avec lequel il s'attelait à d'interminables romans, coupés d'avance par tranches régulières, et dont il écrivait chaque jour tant de mots, de lignes et de pages. Enfin il avait fait jouer à la Comédie-Française une grande pièce intitulée : *la Volonté* ; et, bien que manifestée en vers exécrables, cette volonté m'imposait, à moi qui en manquais tellement. Aussi étais-je venu me serrer contre son auteur, espérant gagner le goût du travail au contact de ce producteur infatigable.

Le fait est que, pendant deux ou trois mois, je piochai ferme, à une petite table voisine de la sienne, dans le jour d'une fenêtre cintrée et basse qui encadrait l'Odéon et son portique, la place déserte, toute luisante de verglas. De temps en temps Duboys, qui travaillait à je ne sais quelle grande machine à surprises, s'interrompait pour me raconter les combinaisons de son roman ou me développer ses théories sur « le mouvement cylindrique de l'humanité. Il y avait en effet chez ce méthodique et doux bureaucrate des tendances de visionnaire, d'illuminé,

⁶⁹Daudet, Alphonse, *Trente ans de Paris*, op.cit.

comme il y avait dans sa bibliothèque un rayon réservé à la cabale, à la magie noire, aux plus bizarres élucubrations.

Dans la suite, cette fêlure de son cerveau s'agrandit, laissant la démence entrer. Et le pauvre Jean Duboys mourut fou à la fin du siècle, sans avoir terminé son grand poème philosophique Enceldonne⁷⁰, où toute l'humanité devait évoluer sur son cylindre. Mais qui se fût douté alors de la triste destinée de cet excellent garçon, tranquille, raisonnable, que je regardais avec envie noircissant de sa fine écriture régulière les innombrables pages d'un roman de petit journal et s'assurant, les yeux à la pendule d'heure en heure, s'il avait bien fait toute sa tâche ? [...] ».

C'est aussi le journaliste Valère qui en rangeant du Boys dans la catégorie des Poetae Minores, lui rend un hommage élogieux : « Les Poetae minores du dix-neuvième siècle, puiseront à pleines mains chez Jean du Boys, chez Bataille, chez Delvau, et le public constatera une fois de plus combien il faut que nous soyons riches en France pour laisser, à peu près inconnus de la foule, des hommes d'un tel mérite. Les poètes du second empire, violemment éloignés des choses de la politique et des idées générales, repliés sur eux-mêmes, intimes ou sceptiques, n'eurent pas le grand souffle lyrique de leurs prédécesseurs. La lyre et la harpe semblaient brisées par quelque grand vent de tempête ; le luth et le théorbe restaient seuls en leurs mains. Mais quelle grâce exquise chez bon nombre d'entre eux ! Ceux-là même qui ont le plus mésusé de leur talent, comme M. Albert Glatigny, ont çà et là des chants que ne désavoueraient pas les maîtres. Ils sont presque tous recherchés et prétentieux, mais libres dans leur allure compliquée, et parfaitement ennemis de l'ennui et des pédants. « Je vous en prie, disait Beroalde de Verville, ne vous amusez pas à ces messieurs les gens de lettres, qui sont si très savants, qu'ils en sont tous sots. Vous les verrez hallebardant avec de grands mots de latin, effarouchant les fauwettes. Nos petits poètes ne sont pas tombés dans ce travers, le pire de tous et le plus fréquent aux époques d'où la grande inspiration est absente. Ils ont chanté tout doucement, sans « effaroucher les fauwettes. ».

Voici un portrait poétique de Jean du Boys par son ami Charles Bataille paru dans la revue *le Masque* du 16 mai. 1867 :

« LE ROMANCIER JEAN DU BOYS

Il arrivait de son pays
Ardent, fin d'attaches, allègre,

Le minuscule Du Boys

Pétulant comme un chevreau maigre.

Pension : cent écus par mois,

Ecus trébuchants. - Des richesses

Que l'on ne voit qu'en Angoumois

Terre classique des duchesses.

Tous les voisins ouvraient les yeux

En magots narquois d'étagère,

Au carillon délicieux

De cette musique étrangère.

Ceux de Jean, vifs, embuissonnes,

Sous des paupières en broussaille,

Luisaient noirs et passionnés,

J'y lisais : « Travaille ! travaille ! »

Et, là-dessus, il maçonnait

En de violents amalgames,

Le grec, l'algèbre, le sonnet,

La loi des Corps, la loi des Ames.

il avait surtout dans son lot,

Sous une apathie affichée,

La patience du mulot

Qui ne lâche point sa tranchée.

Il creusait l'aride sillon

Sans répit, tenant son haleine.

Puis, soudain, gai comme un grillon

Il surgissait : - « A moi, la plaine ! »

Alors, superbe et conquérant,

Il devenait parfois acerbe,

Mettant toute chose à son rang

Et Dieu le Père après le Verbe !

C'était une confusion !

La politique, la grammaire !

Le droit et la religion !

La Vénus et la Vierge mère !

Il jetait aux vents d'alentour

Six mois d'ardeur inassouvie,

Disant aux dames : - « Mon amour,

Prenez mon bras, c'est beau la vie ! »

La fin ? - Après avoir crié

Aux échos, l'horrible anémie

Qui suit l'amour avarié,

Il revient à l'astronomie.

Lequel de nous n'a son roman

Intime, bizarre, excentrique ?

Celui du camarade Jean

Est la passion cylindrique ;

Un chapitre du cœur humain

Qu'on voit pivoter sur un axe.

L'amant prépare un examen

⁷⁰ Des feuillets épars ont été trouvés dans les archives familiales.

L'amoureuse est forte en syntaxe.

Il dit: « Je t'aime! ». Elle: « Je crois !! »
Et le résultat du problème
Est qu'on part deux, qu'on revient trois
Tel est l'axe de tout système.

Edmond de Goncourt ⁷¹ quant à lui ne porte pas en haute estime le talent de Jean du Boys. Il rapporte dans son Journal que Daudet lui « [...] peignait l'admiration superlativement bête de son Excellence le ministre des Affaires étrangères écoutant une pièce de Duboys ». Il raconte l'anecdote des « trois chapeaux verts » que « [...] Daudet avait achetés à Munich en 1866 et donnés à trois de ses amis qui tous trois moururent fous, André Gill, Charles Bataille et Jean du Boys ».

En somme, l'œuvre de Jean du Boys est une plongée dans la vie provinciale du XIX^e siècle, mêlant des éléments autobiographiques avec une observation aigüe de la société et des références à la Charente . Ses récits mettent en lumière la dynamique sociale, les relations familiales et les aspirations des personnages issus de la bourgeoisie locale.

Son écriture, riche et nuancée, offre une valeur historique et littéraire certaine qui devrait intéresser les lecteurs (charentais !) et les chercheurs aujourd'hui.

⁷¹ Edmond de Goncourt, 1822-1896, écrivain, fondateur de l'Académie Goncourt.

